

97. N.D 1982

**Ce numéro est le dernier de 1982 - Réabonnez-vous**

## **Sommaire**

---

	Pages
<i>Que la terre s'ouvre et qu'elle produise le salut</i> <b>André Gence</b> .....	3
<i>A propos d'un anniversaire et d'un livre</i> <b>Pierre Emonet</b> .....	7
<i>Demandes religieuses et Tradition de la foi, L'homme et son mystère, l'Eglise et son visage</i> <b>Marcel Massard</b> .....	11
<i>Des paysans d'hier aux ouvriers d'aujourd'hui</i> <b>Clément Pichaud</b> .....	28
<i>L'Islam</i> Essai de compréhension .....	43
<i>L'exil du Père Augros</i> Un témoin .....	57
<i>Lire la Bible</i> .....	60

# ***Que la terre s'entrouvre et produise le salut***

« La parole soulève plus de terre que le fossoyeur ne le peut ».

Cette pensée de René Char exprime magnifiquement la grandeur et la beauté du Mystère de l'Incarnation auxquelles donnent écho tous les artistes qui ont célébré la Nativité,

suivant ainsi le conseil de l'apôtre Jacques à la première communauté chrétienne :

« Ne vous contentez pas d'écouter la Parole, faites-la »,  
soyez les poètes de Dieu.

« Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu ».

Au commencement... c'est à dire à la racine, au principe de tout il y a la Parole créatrice ; celle qui fait être ce qu'elle dit, celle qui fait exister le monde.

« Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut ».  
Toute parole poétique est semence de résurrection,  
ouvre les tombeaux, soulève la terre, nous met debout  
comme le petit peuple de la crèche qui, à l'heure où l'on est encore couché,  
se réveille et se met en marche pour aller adorer,  
pour s'émerveiller devant « la grande lumière ».  
« Le Verbe était la lumière véritable qui éclaire tout homme...  
Et le Verbe s'est fait chair...  
et nous avons vu sa gloire ».  
Il est vrai qu'aujourd'hui il ne trouverait pas plus de place  
dans les hôtelleries avec ou sans étoiles ;  
mais les santons nous rappellent que chez les pauvres, chez les simples, les désencombrés  
il trouverait toujours un coin « pour reposer sa tête ».  
Il s'est fait voir à son Peuple  
« à travers des signes comme on ne vit jamais » (Exode 34,10).  
Il continuera à se montrer à la condition que  
« comme les idoles stupides les hommes ne soient ni sourds, ni aveugles » (Isaïe 42, 18).  
« Heureux les yeux qui voient  
car ils voient ce que les prophètes ont souhaité voir et n'ont pas vu » (Mathieu 13, 16).  
« Ils voient de près ce qu'Abraham a vu de loin » (Hébreux 11, 13).  
« Les sourds entendent, les aveugles voient,  
les boiteux marchent, les morts ressuscitent » (Mathieu 11, 5).  
Les santons de la crèche (1) sont ce peuple de régénérés,  
ce peuple debout, ce peuple en marche, ce peuple pascal  
qui ouvre les yeux et s'émerveille comme le ravi, adore comme le berger ;  
qui danse et fait danser comme le tambourinaire auquel le Christ s'est comparé ;  
« J'ai joué de la flûte sur la place du marché  
et vous n'avez pas voulu danser ».  
« Nous avons vu sa Gloire... » c'est cette Gloire qui illumine le meunier,  
la femme à la cruche, la poissonnière et pistachié.  
Voir Dieu... nous émerveiller, est-ce encore possible dans un monde où tout se chiffre et se calcule,  
où l'exploration n'ouvre plus à l'adoration ?

Si nous continuons à considérer la terre comme un gigantesque réservoir ou un immense entrepôt, la nature ne nous renverra jamais à rien d'autre qu'elle-même, car c'est seulement lorsque nous ressentons sa majesté et son mystère qu'elle nous invite à regarder au-delà d'elle-même l'épiphanie de l'Esprit qui transfigure toute chose.

L'évènement divin est épiphanique, comme à la crèche il se manifeste, il nous devient présent.

Le sens du sublime est devenu rare ; et pourtant sans lui le monde se vide de son mystère, devient plat et banal car, si sciences et techniques organisent notre terre, celle-ci n'est habitable que poétiquement.

Comme l'homme biblique, le peuple des petits saints (santons) a le sens du sublime qui, au fond, n'est qu'une manière de réagir en face de la présence de Dieu.

Le sublime n'existe pas en soi.

Il n'est pas quelque chose que l'on peut acquérir.

Il est cet acte qui permet l'émerveillement.

« Acclamez Dieu toute la terre... Dites à Dieu combien son œuvre est sublime ».

C'est le prélude de la connaissance et la reconnaissance de la foi.

Le contraire de l'information, de l'explication et de la curiosité.

Ce qui nous manque le plus c'est sans doute moins la volonté de croire que celle de nous émerveiller.

« Le Seigneur fit pour moi des merveilles... »

Nous sommes frustrés de ravissement ;

nous vivons sur l'écorce de la réalité.

Les savants le savent bien.

L'homme de la foi, comme le poète et l'artiste, ne découvre que ce qu'il ignore.

Seuls scribes et puissants ne découvrent jamais rien puisqu'ils ont le savoir.

La révélation n'est pas terminée heureusement.

La découverte de la Lumière est inépuisable et nous avons encore à cheminer,

chacun avec ses dons et son imagination,

conscient du fait qu'en face de nous la part du mystère est incomparablement plus grande que ce que nous pouvons découvrir.

C'est l'attitude des pauvres, celle des santons :  
lorsque l'impression ressentie est si profonde qu'aucune forme d'expression  
ne peut l'atteindre et qu'aucune formulation ne peut la traduire ;  
elle débouche sur l'adoration.

Le meunier, « il ne calcule pas, il fait confiance, il part vers la lumière » ;  
le berger, pour lui « tout se passe en dedans », il adore.

Adorer est l'acte fondamental par lequel l'homme se relie à sa signification ultime.

Si adorer n'a pas de sens, l'existence humaine n'en a pas.

Adorer est le seul acte humain capable d'ouvrir le fini à l'infini,

le temps à l'éternité, c'est une expérience de l'Absolu

par laquelle ce qu'il y a de plus profond en nous

rencontre ce qu'il y a de plus profond dans les êtres

et dans la création toute entière comme dans les choses les plus simples

et nous confère ce pouvoir adamique de les nommer,

de les poétiser et finalement de « raconter la Gloire de Dieu »,

comme l'argile devenue santon, signe plastique

se prêtant à une incarnation de la Parole humaine

appelée à célébrer la Bonne Nouvelle

pour tout le peuple dans cet événement originel.

de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Là, on n'y vise rien, on se laisse investir.

On se relève.

On s'élève.

On instaure une relation avec « ce Fils qui nous est donné ».

Là, selon saint Grégoire de Nysse, s'il y a naissance de Dieu en l'homme,

il y a aussi naissance de l'homme en Dieu ;

l'Homme y devient face humaine de Dieu ».

## *André Gence*

(1) Figurines en terre cuite représentant le petit peuple de Provence qui, avec les bergers et les mages, vient adorer l'enfant de la crèche.

# A propos d'un anniversaire et d'un livre

Pierre Emonet

*Ce préambule et les lignes suivantes  
sont extraits de la revue suisse  
« CHOISIR »  
(N° 271-272, juillet-août 1982),  
publication qui correspond  
aux Etudes.*

Le prêtre est un personnage dont on se passe difficilement dans une société qui fut chrétienne. Peu importe que l'on prenne au sérieux ou non sa parole. On aime qu'il soit là, préposé au culte et gardien de la morale. Il a une place à tenir, un rôle à jouer dans la cité. Sa présence rassure et donne bonne conscience. Grâce à lui, certaines valeurs culturelles fondamentales paraissent toujours vivantes. Aussi aime-t-on le reconnaître : l'habit, le signe distinctif, un statut social précis sont essentiels au personnage.

(1) Aujourd'hui la Mission de France par Pierre Gerbé et Yvan Daniel. Le Centurion, 1981, 332 p.

L'an dernier, la Mission de France célébrait le 40<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation.

L'enjeu de cet événement est d'importance. Il intéresse toute l'Eglise.

Relevant les provocations de notre temps, un nouveau style de prêtre était reconnu et, en quelque sorte, institutionnalisé.

Un livre (1) nous apporte des témoignages, des récits, des analyses et des convictions, expliquant le choix d'une Eglise qui tient à vivre dans le présent sa mission d'espérance.

Sa place est parmi les autorités civiles et militaires. Son style de vie, ses fréquentations, ses loisirs, son langage, ses options politiques doivent convenir au rôle qu'on lui fait jouer, sous peine de passer pour un mauvais prêtre.

Parce que ses traits appartiennent plus à une civilisation vieillissante qu'à l'éternelle jeunesse de l'Evangile, ce personnage devient une pièce de musée à mesure que la vie sociale se déchristianise et que se développe une nouvelle manière d'être homme. Car cet homme nouveau naît païen. Le prêtre ressemble alors à ces merveilleuses statues anciennes qui ornent les riches salons, mais devant lesquelles plus personne ne prie. Allez vous étonner s'il ne sait plus quelle est son identité et si les abandons se multiplient. Les uns quittent pour assumer d'autres tâches, apparemment plus utiles à la société. Du moins le pensent-ils. Les autres, dans un réflexe intégriste, tentent de s'enfermer dans des réserves où ils pour-

ront continuer à jouer le personnage qu'ils ont choisi d'être. Autre forme d'abandon !

### Un diocèse singulier : la Mission de France

Prenant conscience de ce mouvement de civilisation, des prêtres et des évêques ont refusé le rôle du dernier des mohicans, Parce qu'ils ont trouvé dans leur vocation suffisamment d'audace et d'imagination, ils ont arraché le prêtre à une culture vieillissante pour le rendre à l'Évangile. Périclisse le personnage dans l'effondrement de la chrétienté, pourvu que soit sauvée la personne, témoin de la Parole ! Ce que d'autres, avant eux, avaient perçu (les Ricci et Lebbe en Chine, de Nobili aux Indes, ou Charles de Foucauld et Jean Ploussard au Sahara) ils ont eu le courage de l'institutionnaliser. Ainsi est né, en 1941, un diocèse singulier, la Mission de France, et avec elle un sacerdoce au nouveau visage.

De leur prise de conscience et de leurs analyses une conviction a jailli : le sacerdoce est d'abord au service de la mission. Avant d'être le gérant du culte, le prêtre est chargé de vivre et annoncer l'Évangile à tout homme. Car il en va de son sacerdoce comme de l'Église : il n'a de raison d'être que dans le monde au sein duquel il doit être témoin. « Il y a un mur qui sépare l'Église de la masse. Ce mur, il faut l'abattre à tout prix pour rendre au Christ les foules qui l'ont perdu ». Développant sa pensée dans une lettre de Carême sur Le prêtre dans la cité, le Cardinal Suhard écrivait : « C'est un fait : ce mur est encore debout.

C'est même une longue, une épaisse muraille qui sépare, en deux camps fermés, l'Église et la cité des hommes. Le premier devoir sacerdotal, de nos jours, c'est de prendre conscience de ce fait et de regarder le monde en face... Le prêtre d'aujourd'hui s'interroge : face à cet horizon qu'obscurcissent les fumées d'usine, à ces universités et à ces laboratoires d'où sortent autant de problèmes que de découvertes, que doit-il faire ? Ces travailleurs... comment leur être semblable, comment devenir leur frère ? » il doit les rejoindre sur leurs chemins. De notable, il devient compagnon de route, partageant leurs conditions d'existence, leur travail, leurs soucis, leurs luttes et leurs espérances. « Vivre avec » est pour lui une des premières exigences de l'annonce de l'Évangile, et dans ce « Vivre avec », la fidélité à Jésus-Christ passe par l'amour privilégié des plus petits d'entre ses frères.

### Une Église parmi les hommes

Ainsi, depuis plus de quarante ans, la Mission de France est ce signe clair d'une Église présente parmi les hommes dans leur quotidien réel, dans leur destin d'aujourd'hui. Dans les usines et sur les chantiers, dans les laboratoires et les bureaux, partout les prêtres de la Mission se sont trouvés avec un peuple de frères qui les appelaient à être des leurs. Ils sont conducteurs de tracteurs ou chercheurs en sociologie, journalistes agricoles ou techniciens dans des coopératives, laveurs de carreaux ou manœuvres dans l'automobile, employés de

bureau ou agents de marketing. La mission exige qu'ils soient d'abord des hommes... des hommes de leur temps. Mais ce style de vie sacerdotale n'est pas le fait d'une générosité individuelle ou d'un charisme personnel. C'est une initiative hiérarchique. Voilà la nouveauté ! Désormais des hommes peuvent accueillir collectivement cette grâce de la mission, et y répondre ensemble, comme prêtres. Ils forment un vaste diocèse, qui n'est pas lié à un territoire, présent auprès des hommes les plus pauvres, là où les situations et les événements sont les plus crucifiants pour la masse des hommes, là où l'injustice et l'oppression se font plus dures et la libération plus urgente. Le souci de la mission les porte spontanément vers ceux du dehors, qui sont étrangers et loin des chemins connus. Ces options ont conduit la majorité de ces prêtres sur des terrains jugés prioritaires : la classe ouvrière, les peuples du Tiers-Monde, les laissés-pour-compte du monde rural. Sans étroitesse pourtant. D'autres aspects de la vie humaine et de la société sont pris au sérieux. On retrouve un certain nombre de ces prêtres dans le monde de la santé, le tertiaire, le technique, la recherche scientifique et le culturel. Partout où il faut relever les provocations de notre temps.

### La parole au cœur de langages nouveaux

Il ne s'agit plus seulement de traduire l'Evangile dans des catégories compréhensibles pour une culture. C'est là une action

encore trop extérieure. Mais il faut travailler à ce que l'Evangile lui-même anime, dynamise et unifie de l'intérieur cette nouvelle culture. La Parole doit retentir au cœur même de ce bouillonnement de sciences, de modes, de langages nouveaux. Lent mûrissement fait de sympathie attentive, de proximité, de vie partagée, de luttes communes et de solidarité à tous niveaux. Présence dans des espaces culturels où l'Evangile a jusqu'ici, très peu pénétré la vie des hommes. Mystère de l'Incarnation qui se continue aujourd'hui, où la Parole doit encore habiter parmi nous, affrontée à la dureté de l'incroyance. « Bien des prêtres de la Mission de France savent la longueur de ce temps où l'on apprend, dans le secret de son cœur, à balbutier les merveilles de Dieu dans une autre langue... avant de pouvoir les dire à ses frères. Leur conscience et leur vie sont un peu comme un creuset où se réalisent laborieusement le brassage et l'apprise progressive de la foi et d'une nouvelle culture » (pp. 264-265). Plus que le triomphalisme de la vérité — insoutenable d'étroitesse et d'injustice — la mission exige une grande liberté : mobilité de tout l'être, exempt de préjugés ou d'idées toutes faites, plus attentif à reconnaître les signes des temps et l'étrincelle divine qu'à vouloir persuader à tout prix.

### Prêtre dans la cité séculière

Ce prêtre n'est plus un personnage protégé par un statut social et un environnement

chrétien. Son style de vie n'en fait plus un homme à l'écart. Par son ministère, le voilà désormais ramené tout près des hommes. Pas seulement des fidèles, mais de tout homme. Même de celui pour qui son sacerdoce ne représente rien. Pour se faire leur compagnon — et non pour se cacher, comme certains esprits chagrins le croient — sa vie est devenue séculière, c'est-à-dire enracinée dans la vie du monde, dans celle des hommes et des femmes dont il partage l'existence. Sa solidité ne vient pas de l'extérieur, des barrières protectrices. Elle jaillit de sa foi et de sa passion pour l'homme, inséparables d'une quête incessante des semences d'Évangile enfouies en chaque existence humaine. La méditation de la vie quotidienne, la lecture de l'Écriture et l'Eucharistie nourrissent sa fidélité. Elles constituent l'axe central de sa spiritualité. Le message de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, celui du Père de Foucauld, les écrits de Madeleine Delbrel, les recherches du Père Teilhard de Chardin et les lettres pastorales du Cardinal Suhard ont été déterminants par les lumières qu'ils ont apportées.

### Le besoin d'une ascèse

Ce ministère est dur. Il suppose une ascèse généreuse : se laisser constamment interroger par l'écoute, l'accueil des questions qui habitent les cœurs et les consciences. Il faut sans cesse consentir à un effort d'analyse, d'information et de formation pour comprendre de l'intérieur les situations nouvelles auxquelles la foi est confrontée.

L'étude des sciences humaines, l'approfondissement théologique doivent permettre l'approche des grandes questions du monde contemporain : le problème du travail, le défi de l'athéisme, celui de l'urbanisme, la situation du monde rural.

### A vin nouveau, outres nouvelles

Affranchir le sacerdoce d'une culture pour le rendre à toute culture, voilà le combat de la fidélité qu'on ne finira pas de livrer. « A vin nouveau, outres nouvelles » (Mc, 2, 22). C'est l'audace de la foi et le risque de l'Évangile. Tout cela ne va pas sans tensions. Lorsque Jésus commence son ministère par la Galilée des païens, suspecte aux yeux des juifs orthodoxes, il s'expose à la critique et à l'incompréhension des autorités de Jérusalem. Quand Pierre et Paul « passent » aux païens, ils suscitent la méfiance des judaïsants. On ne met pas en pratique impunément l'universalité de l'Évangile. L'aventure de la Mission de France porte aussi ce cachet d'authenticité qu'est la persécution. La suspicion, les mesures arbitraires ne lui ont pas été épargnées : supérieurs écartés, séminaire fermé, interdiction des prêtres ouvriers, etc. Son histoire est aussi celle du manque de discernement et de la myopie face aux signes des temps. Mais parce que, envers et contre tout, des évêques et des prêtres ont eu la lucidité et le courage de quitter un personnage comme on dépouille un vieil homme, ils ont sorti le prêtre du musée pour le rendre à l'espérance infatiguée de l'Évangile.

**Demandes religieuses  
et tradition de la Foi  
L'homme et son mystère,  
l'Eglise et son visage**

*Marcel Massard*

**Un atelier A.E.R. regroupe des prêtres, religieuses et laïcs, implantés dans l'espace rural. Engagés de bien des manières, au cœur de la vie des gens d'un pays, ces hommes et ces femmes sont confrontés à diverses demandes d'actes religieux. Malgré quelquefois la lourdeur d'une telle requête, ils tentent une démarche respectueuse d'une population et soucieuse du visage de l'Eglise.**

**Marcel Massard, prenant en compte leurs préoccupations et dans un dialogue suivi avec eux, propose une réflexion qui, sans applanir les difficultés, ouvre des clés de compréhension du mystère de l'homme et invite à l'invention d'un agir ecclésial.**

## I. - Le fond de tableau : la vie des hommes comme question qui nous dérange

**Le rapport Eglise - Pays** fait le fond de notre réflexion dans le cadre de l'atelier A.E.R. Ce rapport Eglise - Pays, nous en éprouvons les impasses, les difficultés et les possibilités dans une présence quotidienne de notre foi à la vie des gens, présence quotidienne qui nous engage comme prêtres, comme religieuses ou comme laïcs. Il s'agit là de nos relations au jour le jour, de nos compagnonnages de travail comme des rencontres que nous vivons dans les manifestations importantes ou la vie d'un pays ainsi que de nos participations à certaines instances publiques. Nos engagements ont des formes diverses.

A travers ces itinéraires qui mettent aux prises notre foi avec la vie d'un pays, un réflexe nous est devenu assez habituel : **nous ne pouvons plus vivre notre foi comme un ensemble de vérités religieuses et de pratiques religieuses.** Elle est constamment interrogée par la vie des gens, elle est à l'épreuve, elle est dérangée, nous la vivons comme un questionnement, comme une recherche. Cet ancrage de notre vie de foi dans l'expérience des hommes est pour nous capital. Le verbe latin « experiri » qui a donné le mot français « expérience » dit bien ce dont il s'agit : « experiri », cela veut dire éprouver, faire l'essai, tenter, chercher. Aux prises avec l'expérience des hommes, notre foi connaît des remises en cause, des déplacements, des transformations. Elle connaît des moments de crise, de doute. Elle vit des situations conflictuelles. Nous sommes labourés, interrogés de bien des manières.

Notre foi est toujours en mouvement de conversion, **en exode.** Elle n'est jamais acquise une fois pour toutes. Nous avons perdu l'habitude de nous reposer dans notre foi. Nous ne sommes plus « assis dessus », nous n'en disposons plus. Ce qui nous marque même parfois, c'est le sentiment d'un être dépossédé. Il y a bien là l'épreuve même de la Mission. Le mouvement d'adhésion qui porte notre foi (fides **qua** creditur) ne peut se reposer dans l'énoncé des vérités à croire (fides **quae** creditur). Les questions des hommes avec leurs lourdeurs, leurs ambiguïtés, leurs incertitudes, nous habitent. Et le champ de ces questions va du plus quotidien aux problèmes de l'insertion du monde rural dans notre société moderne, jusqu'aux problèmes internationaux jusqu'aux conflits constamment actualisés par les mass-medias.

**C'est bien sur ce fond de tableau** que nous vivons notre foi sans toujours savoir quoi penser ni comment nous orienter. Ce fond de tableau bouscule, alimente et renouvelle nos itinéraires de foi. Ils portent en eux le risque et la fécondité de l'interrogation. Les énoncés et les pratiques de l'Eglise ne sont plus un acquis, ils ouvrent à des parcours à faire.

**C'est bien aussi sur ce fond de tableau que nous accueillons les demandes religieuses.** C'est pourquoi nous nous interrogeons d'une manière aiguë sur leur signification et la manière de les « gérer ».

Nous abordons le vif de notre réflexion. On peut dire au départ que la « gestion », le « traitement » de ces demandes va dépendre du lien que nous faisons entre ces demandes, telles qu'elles se présentent à nous et la vie des hommes que nous partageons et qui nous dérange.

**Je vais typer d'abord deux attitudes possibles :**

1) Nous pouvons considérer ces demandes religieuses comme un **circuit déconnecté**. Telles qu'elles se présentent majoritairement, nous ne voyons pas comment les brancher sur le courant que nous porte à privilégier l'expérience de la Mission, le courant qui relie la foi à la vie des hommes, l'Eglise à la vie d'un pays. Heureusement que nous ne faisons pas que cela ! On tient « les deux bouts de la chaîne » comme on peut, mais l'un des bouts traîne un « boulet ». Et ce boulet est d'autant plus lourd que nous avons le sentiment que les demandes religieuses entretiennent une manière de vivre de l'Eglise comme « système religieux » indépendant des questions urgentes des hommes. Ces demandes entretiennent une clientèle et l'Eglise peut continuer de vivre de cérémonies, de rites et de paroles déconnectés du quotidien de la vie et de ses drames. Le langage religieux peut « fonctionner » en oubliant bien des problèmes humains. C'est même bien parfois ce qui est demandé par les gens, comme s'ils avaient simplement besoin de « parenthèses sacrées » dans le cours de leur vie. Nous reviendrons sur ce point plus loin, à propos du besoin religieux, car l'analyse d'un tel phénomène ne peut en rester aux apparences. J'enregistre pour l'instant un constat dominant : il y a loin de ces « parenthèses sacrées », même festives, à la démarche de foi qui nous guide et que nous cherchons à proposer. Mais ce constat, suffisamment réfléchi, peut conduire à la deuxième attitude que je vais essayer de typer maintenant.

2) **Il y a une conversion possible des demandes religieuses, même si elles se présentent comme un circuit déconnecté.**

Cette affirmation traduit au fond **l'attitude** qui nous guide, quelles que soient les

difficultés que nous rencontrons. Nous travaillons à lire, à comprendre, à ressaisir les demandes religieuses à travers le prisme de notre expérience : le prisme de la vie des hommes qui nous dérange s'intériorisant dans le prisme de notre foi provoquée au déplacement, animée par un mouvement de conversion.

**La question suivante** pourrait sans doute rendre compte de cette attitude qui oriente nos pratiques :

**Comment retrouver la trame, le questionnement et le souffle de l'expérience humaine dans ce qui apparaît le plus souvent comme la simple demande d'un rite religieux, d'une cérémonie, d'un enseignement religieux ?**

Cette question inspire nos essais, nos tentatives, nos initiatives. Nous parlons d'accueil, d'écoute, d'efforts de dialogue, de pédagogie. Nous sentons bien que nous ne devons pas répondre immédiatement à la demande religieuse telle qu'elle se formule : des rencontres sont nécessaires, ainsi que des démarches progressives, des étapes, des relais. Comme s'il s'agissait d'indiquer aux gens que leur demande appelle un parcours à entreprendre, un déplacement, **un dépaysement**.

La demande religieuse s'articule le plus souvent sur un schéma « demande-satisfaction, tributaire de bien des formes de transmission sociale et ecclésiale. Dans ce schéma, tout est su d'avance : les gens savent ce qui va se passer : ils connaissent le code, ils attendent ce qu'il est convenu d'attendre. Le rite religieux ancré dans des traditions séculaires (« chez nous, ça s'est toujours fait »), dans un jeu de pressions sociales (« ça pourra toujours lui servir, apprendre le catéchisme, ça ne peut pas lui faire de mal »), a un caractère stéréotypé qui durcit encore le schéma demande-satisfaction. Parler de dépaysement semble donc une gageure. Et les réflexions qui vont suivre vont souligner le caractère aléatoire des pratiques que nous pouvons privilégier. Mais elles vont indiquer en même temps pourquoi la conversion de la demande religieuse s'inscrit comme **un des tests majeurs** de la qualité du rapport Eglise - Pays, tel que nous le mettons en œuvre, c'est-à-dire de la qualité de l'expression de la foi au cœur de la vie des hommes. Si ce que nous vivons sur le troisième axe (la présence quotidienne de notre foi à la vie des gens) a l'étoffe d'une conversion authentique, appelée et renouvelée par notre corps à corps avec le monde d'aujourd'hui, ce que nous mettons en œuvre sur le premier axe (la célébration de la foi) et sur le deuxième axe (l'intelligence de la foi) a la possibilité de déplacer les pratiques les plus sclérosées.

Là est bien la pointe de la réflexion que nous faisons ensemble sur la demande religieuse.

Nous allons en dégager quelques jalons importants.

## **II. - Une difficulté importante à discerner : la compréhension du besoin religieux**

Cette difficulté peut être un obstacle majeur. Et nous devons reconnaître que cet obstacle est à vaincre d'abord en nous. Là, nous pouvons bénéficier ensemble de la réflexion anthropologique qui nous permet de mieux discerner l'enracinement humain du besoin et du désir religieux et par là de bien des manifestations de la vie des hommes.

Un premier point a déjà été noté dans le paragraphe précédent : les gens formulent leurs demandes religieuses dans un langage appris, un langage reçu assez stéréotypé. Ils utilisent un code où se lit la trace de l'influence de l'Eglise sur la société : langage sociologique disons-nous, qui fonctionne le plus souvent comme une parenthèse dans le jeu du langage quotidien. Mais ce langage sociologique sait faire valoir ses droits : « On a la foi, on est croyant ». La demande, sans problème, appelle la satisfaction.

Nous sommes sans doute moins gênés quand les gens n'ont pas les mots et acceptent plus volontiers le dialogue, qui va les mettre à l'aise.

Mais que le code de la demande religieuse soit ou non connu, ce qui va jouer un rôle déterminant c'est notre attitude et la lecture du besoin religieux qui commande cette attitude.

Posons cette affirmation que nous allons expliciter :

### **Au travers du besoin religieux parle ce qu'il y a de plus indéterminé en l'homme.**

Devant une demande de baptême nous sommes devant le fait de la naissance d'un enfant. Et ce fait porte en lui bien des interrogations, que les parents sachent ou ne sachent pas les exprimer. Leur visage peut être frustré, ouvert, attentif, mais de toute manière il laisse transparaître, comme en sourdine, comme en écho plus ou moins lointain, la question même de la vie et de son sens. L'enfant est né, il est là, venu au monde : qu'est-ce qu'il deviendra ? Qu'est-ce qu'il va faire ? Comment trouvera-t-il sa place au soleil dans notre société telle qu'elle est ?

Questions qui sont là comme à fleur de peau. Il ne faut pas grand chose pour les mettre à jour. L'inquiétude et l'angoisse humaines devant le mystère de la vie et de son devenir sont comme lovées dans les mots stéréotypés ou balbutiants de la demande religieuse. Nous vivons des expériences semblables avec les demandes de mariage, avec les demandes de funérailles. Ce que l'appareil ecclésiastique appelle le cultuel a affaire avec les événements les plus simples et les plus fondamentaux de la vie des hommes : la naissance, l'amour, la mort... Et nous pouvons ajouter le passage à la vie adulte, le repas. Ce qu'il y a de plus stéréotypé de plus codifié dans les formulaires du cultuel cache ce qu'il y a de moins codifiable, de plus insondable, de plus difficilement décriptable dans la vie des hommes. C'est un paradoxe, et pourtant ce paradoxe est toujours présent. Il peut être masqué, oublié par le « système religieux, dans son fonctionnement habituel. Mais tel décès qui est un événement dans la vie du pays, tel mariage qui a posé bien des problèmes, telle naissance inespérée nous remettent en face de ce paradoxe et nous prendront parfois au dépourvu. Le « mystère de l'homme », ce point d'interrogation qu'est l'homme pour lui-même, parle d'une manière oblique, d'une manière peu souvent avouée. La carapace des habitudes, des coutumes, des gestes fonctionnels du culte le dissimulent, mais il sait aussi surgir d'une manière abrupte en nous laissant sans voix devant l'amplitude des « pourquoi ? » qu'il provoque.

Oui, l'indétermination est comme une trame secrète de la vie des hommes et la véritable sensibilité pastorale, où se nouent ensemble l'expérience humaine et le sens de la foi, ne la perd jamais de vue.

A partir de là il est possible de parler du « besoin religieux constitutif de la vie des hommes ». Le sens affiné du besoin religieux ne prend pas seulement en compte les besoins religieux explicites, tels qu'ils peuvent se formuler dans les demandes religieuses. Son champ d'investigation va bien au-delà et par là il est armé pour lire et comprendre autrement les « parenthèses sacrées » que représentent bien souvent les célébrations culturelles dans la vie quotidienne.

Le besoin religieux est toujours à l'œuvre d'une manière ou d'une autre dans notre monde humain. Il va trouver bien des exutoires, bien des formes d'expression : l'interrogation sur l'avenir, avec l'évasion, les rêves, les fuites en avant, le besoin de sortir de l'ordinaire, le besoin de fêtes, de liturgie sociale (qu'elle soit sportive, politique, marquée par l'emprise de telle ou telle idéologie), le besoin d'utopie, l'appel à une société meilleure... tous ces phénomènes nous traduisent une ouverture questionnante dans le tissu des groupes humains. Et cette ouverture questionnante a besoin de **rites**, de **scénarios rituels**, pour s'exprimer, se célébrer ou parfois tout simplement pour se défouler. Bien des scénarios rituels ont pris corps dans la vie des groupes humains pour éviter les défoulements qui tournent à la

violence, à l'incohérence, au chaos. Notre modernité vit à sa manière les traditions immémoriales des groupes primitifs et des civilisations traditionnelles. Le progrès technique et scientifique peut faire illusion, il ne parvient pas à masquer la force incoercible du besoin religieux.

La psychanalyse nous a fait comprendre le lien entre ce besoin religieux et le désir de l'homme. L'homme est indéterminé, il ne peut se fournir à lui-même la mesure de son existence, il porte en lui la blessure d'un manque, d'une béance qu'il ne parvient pas à colmater. **Il y a toujours une brèche qui est inscrite au cœur de la vie humaine**, brèche qui très souvent a la figure douloureuse d'une blessure. Un amour à vivre, un enfant qui naît, une mort qui laisse une place vide... ce sont des brèches qui ouvrent à des questions sans réponse, des questions qui n'ont jamais d'emblée de paroles plausibles, sensées à leur disposition.

La sensibilité à ces brèches, l'art de les lire et de les comprendre, permet alors de « gérer » **l'ambiguïté opaque des demandes religieuses**, le « boulet » qu'elles peuvent représenter dans une pastorale. Si le schéma « demande-satisfaction » ne cesse de fonctionner en elles, ce n'est pas seulement parce que les gens sont peu motivés, mal informés, peu ou mal croyants, c'est d'abord parce qu'ils cherchent toujours, d'une manière ou d'une autre, à suturer **les brèches de leur existence**. Faire taire l'indétermination de la vie humaine... ! Les hommes n'auront jamais assez de ruse pour tenter de réaliser un tel projet. Et la religion, à moindre frais, ne cesse d'entrer dans le scénario de cette ruse. On passe par elle, peut-être sans conviction, mais en attendant sans doute un « quelque chose » bien difficile à définir et à exprimer ; mais un « quelque chose » qui fait écho à des inquiétudes, des attentes secrètes inavouables et inconfortables. La fascination du sacré exerce son emprise de bien des manières dans l'humanité. Elle a une opacité qui se nourrit de la trame inconsciente du désir où se mêlent la peur et la violence. Les scénarios rituels conjurent cette fascination, mais ils ne cessent de s'en nourrir jusque dans leur jeu symbolique le plus poétique. Ils articulent l'inarticulable, ils offrent une issue à l'ambiguïté du désir et à ses revendications masquées. Les manifestations de la religion populaire sont moins déconcertantes quand on les aborde avec cette attention à leurs ressorts inconscients. Le commerce avec le divin n'est jamais innocent. Les demandes religieuses en portent la trace.

Plutôt que de buter sur cette ambiguïté incontournable, sans doute vaut-il mieux y lire une manifestation bien humaine où le travail de la conversion évangélique peut ouvrir au mystère de la vie et aux parcours de foi qui en indiquent la vérité inaccessible. Le symbolisme sacramentel, dont nous ne pouvons parler ici, transfigure la fascination du sacré tout en prenant en compte ses racines obscures, immergées dans l'inconscient du désir.

### **III. - L'esprit du parcours à tenter, et à tenter**

**toujours à nouveau devant chaque demande religieuse :  
la foi est une proposition libre, Dieu n'est pas nécessaire**

Je suis porté à souligner le « toujours à nouveau ».

Là aussi, l'enjeu est une question d'attitude où il y va d'abord de notre propre expérience de foi. Ce n'est pas elle, certes, qui va engendrer la foi des gens, même si elle joue un rôle important. Il est même capital de se dépouiller au maximum du souci de notre influence (dépouillement jamais achevé !), si nous voulons entrer dans l'esprit du parcours. Dans un tel parcours il y va constamment de notre liberté, de la liberté des gens, et au plus profond de l'approche même de la liberté du Dieu de Jésus-Christ. Nous sommes au carrefour d'un drame de liberté, et si « quelque chose » peut se déclencher, nous n'en avons pas la maîtrise. C'est pour entrer dans l'intelligence de ce drame, qui évoque directement le drame biblique de l'Alliance, que je suis porté à insister fortement sur **la non-nécessité de Dieu.**

#### **a) Dieu n'est pas nécessaire...**

Il m'est arrivé très souvent, ces derniers temps, de méditer l'immense fresque de la Création de Michel Ange (le plafond de la chapelle Sixtine). Dieu et l'homme se regardent, deux doigts se touchent et se séparent... Un symbole terriblement parlant de notre modernité, à l'aurore des Temps modernes, dans le plein épanouissement de l'art de la Renaissance, **l'homme apparaît bien comme lâché par Dieu dans son aventure**, dans le drame de son histoire, une histoire qu'il doit faire à ses risques et périls. Création et séparation, rapport et distance : deux doigts se touchent et se séparent... L'image symbolise au plus haut point la manière même dont notre civilisation occidentale, qui a produit la figure historique de notre modernité, nous a conduits à approfondir l'expérience de la foi. L'homme laissé à lui-même dans les aléas de son histoire et pourtant son regard porte en lui l'appel du regard de Dieu.

Dieu ne tient pas la main de l'homme, il ne va pas le manipuler, le téléguidé. Il ne peut être une béquille, ni un maître-nageur qui mettrait la main sous le ventre de l'homme, comme dit Péguy. L'homme peut effectivement « boire le bouillon », ce qui ne cesse de se passer, ce qui fait l'aspect dramatique, paradoxal, l'aspect inquiétant de notre histoire. La tragédie humaine est constante.

Poussons les choses plus loin. La grâce de Dieu n'est pas une main tendue que l'on peut saisir : l'homme est lâché... Simple image ou symbole combien suggestif du rapport de Dieu à l'homme ? Rien de saisissable dans la grâce de Dieu ! Sa présence est terriblement silencieuse. Qui a entendu parler Dieu dans sa vie ? Qui a entendu sa réponse aux « pourquoi » des moments rudes ? Dire Dieu = le vide, ce n'est qu'une manière de rendre compte du silence qui entoure l'approche de Dieu, surtout quand cette approche se veut plus décisive. Le livre de Job est là pour nous traduire l'amplitude de l'épreuve.

Disons plus calmement que la grâce de Dieu n'est rien d'objectivable. On ne peut la manipuler, la démonter, l'analyser scientifiquement. Tout est de l'homme dans ce que l'expérience de foi traduit comme fruit de la grâce de Dieu. Et si l'Eglise, à la suite de Paul, nous fait confesser que c'est par grâce que nous sommes sauvés (cf. Ep. 2, 5), cette grâce n'est pas un objet que nous pourrions cataloguer comme les autres objets de notre monde ; elle n'est rien d'expérimentable, rien de vérifiable. C'est bien ainsi qu'elle est grâce de Dieu...

Alors, poussons une dernière pointe : **Dieu n'existe pas !** Il n'existe pas en effet comme nous voudrions qu'il existe, c'est à dire d'une manière tangible, repérable, objectivable. Il n'existe pas avec le sens qu'a pour nous habituellement le mot exister ; il existe à sa manière indiscernable qui échappe à toute saisie. Et plutôt que de se tranquilliser dans un jeu de représentations ou dans un jeu de langage, il est plus libérant pour la foi d'aller au devant de l'épreuve du silence de Dieu, qui équivaut pour beaucoup de nos contemporains à sa non-existence. L'expérience de foi retrempee par notre modernité a appris à découvrir dans l'expérience athée sa compagne la plus proche. Et loin de nous éloigner de la Bible et de l'Évangile, un tel compagnonnage nous en souligne les figures les plus décisives.

Le Christ ressuscité est à jamais disparu des chemins de notre monde. L'Esprit du Père et du Fils est le vent qui souffle où il veut : « tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va » (Jean 3, 8). Reconnaître le Christ ressuscité, c'est d'abord aller au tombeau vide pour constater qu'il n'y a plus rien dans ce tombeau sinon les traces du passage de la mort. Et le reconnaître c'est aussi découvrir qu'il y a autre chose à faire qu'à scruter le ciel, à vivre la tête en l'air, en attendant qu'il nous fasse quelque signe : « pas d'autre signe que le signe de Jonas ». Reconnaître Dieu, dans l'amplitude du mystère qu'il nous a signifié en Jésus-Christ, c'est finalement pratiquer un décentrement, une ouverture de vie que rien ne peut colmater. C'est vivre une marche, une sortie de soi, un exil ; c'est vivre une déconstruction de nos représentations de nos temples, une déconstruction de nos langages et de nos institutions, une déconstruction de tout ce qui prétend enserrer, ligoter la présence de Dieu. La Bible, paradoxalement, nous

offre le témoignage de la présence décisive de Dieu à son Peuple au travers des ruines de ses institutions. Paradoxe du Peuple auquel s'applique pourtant de manière privilégiée le vocable de l'élection.

Est-ce aller trop loin que d'inscrire au cœur de sa méditation ces figures que le poème biblique nous a laissées en dépôt ? N'est-ce pas plutôt découvrir enfin le véritable sillon de notre foi sous l'aiguillon de notre modernité ? N'est-ce pas rejoindre les traces de ceux et celles que nous reconnaissons comme témoins privilégiés de la Tradition de notre foi ?

Dans la foi nous vivons bien notre liberté à nos risques et périls. Pas d'autre signe que le signe de Jonas ! Pas d'autre signe que le bouleversement de vie dont ont témoigné les Apôtres, bouleversement qui les a envoyés en mission tout comme Jonas a été envoyé en mission à Ninive, bouleversement qui a ancré le Mystère pascal en notre histoire. Pas d'autre signe que les paroles qui ont pris corps à partir de cette expérience pascalle, paroles qui témoignent d'un souffle de vie, mais souffle de vie que l'on n'accueille qu'en entrant dans l'espace d'un parcours dont le terme est à jamais hors de notre portée.

Fascination d'une théologie négative ? N'est-ce pas plutôt la découverte que dans la foi notre liberté marche avec un interlocuteur, un partenaire, qui n'est véritablement reconnu comme Dieu, comme le Christ Ressuscité ou comme l'Esprit que si nous reconnaissons qu'il nous échappe comme Jésus a échappé aux disciples d'Emmaüs. Il n'est rien de maîtrisable, il n'est jamais Celui que nous essayons de saisir dans un concept, de nous représenter. Toutes les figures de Dieu sont des figures illusoire, des figures anthropomorphiques, des idoles dit la Bible, à moins qu'elles n'aient l'humilité des icônes habitées par un secret, une présence indiscernable qu'elles ne prétendent pas contenir.

Cette méditation - dont nous verrons dans quelques instants le rapport avec notre réflexion sur la conversion de la demande religieuse - ne vise pas autre chose qu'à évoquer la respiration originale de la foi. Nous sommes invités à entrer dans le jeu d'une danse, comme l'a dit Moltmann s'inspirant du Nietzsche, d'une danse dont le rythme et les figures obéissent à d'autres règles, à une autre mesure que celles que nous pouvons orchestrer dans le travail humain qui est le nôtre, dans les entreprises, les tâches mondaines qui sont notre lot, qui sont l'enjeu de notre métier d'homme.

Et pour finir, regardons un peu du côté de la Croix. Le Dieu qui, finalement, s'est dit dans notre histoire dans la figure du Crucifié, n'est pas nécessaire, il a tous les traits dérisoires de la non-nécessité. C'est un Dieu qui s'est anéanti, un Dieu qui s'est dit dans la Kénose de Jésus (Phil. 2, 6-9), comme s'il avait voulu montrer que le plus important, pour lui, c'était de **nous laisser à notre liberté, de purger**

**notre histoire de sa nécessité.** Un Dieu dont la trace historique ne cesse de subvertir, de démolir, de déconstruire toutes les représentations sécurisantes que nous pouvons nous faire de lui.

Anéantissement ! Pourquoi ? La peinture de Michel Ange aide à entrer dans la logique inépuisable de ce pourquoi. Dans le rapport de l'homme à Dieu, distance et proximité se conjuguent. Un tel paradoxe ne s'articule pas facilement dans nos logiques humaines, à moins qu'elles n'apprennent à mesurer le risque et le prix du passage à l'autre. Rien de plus vulnérable, rien de plus fécond aussi dans la vie de notre humanité. Toute tentative de saisie captative, dans l'aventure du passage à l'autre, faire avorter ce qui est pourtant recherché. Le risque du passage s'offre à nous comme toujours à reprendre, à renouveler. Proches, et toujours autres, ainsi en va-t-il des visages d'autrui qui nous séduisent, ainsi en va-t-il des figures d'humanité qui mobilisent nos utopies sociales.

A l'épreuve de ces passages qui portent en eux les drames de l'homme, ses plus lourdes contradictions, la figure du Crucifié s'offre comme le secret des chemins laborieux qui écrivent notre histoire. Elle nous dit le risque incommensurable qui préside à notre destinée, risque du côté de Dieu, risque du côté de l'homme. Ce risque est marqué du signe de la mort, ce qui veut dire qu'il ne peut être vécu, mesuré d'une certaine manière, qu'en mobilisant l'homme à la racine de lui-même, dans son existence précaire toujours affrontée à la menace de la mort. Il s'agit bien de passer, vivre c'est passer, mais le passage peut avoir la teneur de l'offrande, du don, de l'amour qui s'épuise et se perd pour obéir à la logique unique qui le guide.

Alors, la Pâque, le Mystère pascal, le foyer décisif de notre foi, peut éclairer nos routes humaines. La figure du Crucifié remet en cause tout codage exhaustif de ces routes. Elle indique, jusqu'à l'anéantissement, jusqu'au : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » de Jésus, le passage de Dieu à l'homme. Elle indique, par là-même, de quelle manière Dieu investit notre monde : un investissement dont la trace est irréductiblement sous le signe du retrait, comme pour nous signifier le mouvement d'un parcours dont aucun jalon historique ne peut fixer le point d'arrêt.

Répondre dans la foi au passage de Dieu à l'homme, signifié dans le Mystère pascal, c'est renoncer à vivre sa vie d'homme comme un programme, comme un passage balisé à l'avance. C'est devenir très sensible aux brèches indispensables aux codes de communication inventés par les hommes, aux brèches qui ouvrent à nouveau sur un échange dont le dernier mot ne peut jamais être prononcé, un échange au renouvellement constant, imprévisible : brèches où s'engouffre le souffle du grand large pour qui accepte un peu d'y aller voir.

Ces brèches-là, on ne les apprivoise pas dans sa vie, on en subit la séduction, à la manière de Jérémie, séduction qui ne fait l'économie ni de l'angoisse, ni de la souffrance, ni des questions sans réponse. Cette séduction, on se laisse piéger par elle un jour, en découvrant que la brèche qu'elle nous propose a l'allure étrange **d'une porte** qui ouvre sur un autre espace de vie, d'une Porte qui libère d'autres possibilités que celles que l'on pouvait soupçonner quand on était en train de se demander si cela valait la peine d'y aller voir.

Dieu et l'homme se regardent dans la fresque de Michel Ange, un regard dans la distance qui appelle la proximité. Figure combien suggestive du risque du passage tant du côté de Dieu que du côté de l'homme, figure du drame de l'Alliance qu'évoque la Bible, figure d'une mesure de l'homme qui dénonce tous les enlissements et les contradictions de notre histoire en nous offrant l'espace d'une liberté marquée d'une séduction qui la donne à elle-même en lui signifiant le secret de son mouvement.

#### **b) Retour à la demande religieuse**

Apparemment nous en sommes bien loin. Ce que je viens d'essayer de dire n'est certainement pas ce qui pourra se dire d'entrée de jeu dans nos dialogues avec les gens. Mais sans doute que le marteau-piqueur d'une foi qui vibre au souffle du Mystère pascal est nécessaire pour envisager avec un autre regard le sol sclérosé, pavé d'ambiguïtés, des demandes religieuses. Elles font parler le besoin religieux, elles ont donc bien quelque rapport, si masqué soit-il, avec cette mesure de l'homme que nous signifie l'Evangile. Le problème - et si le mot liberté a pour nous la saveur du secret du rapport de l'homme à Dieu, nous serons décontractés devant les incertitudes de ce problème - c'est d'accepter les aléas des parcours que nous tentons.

J'ai dit plus haut que la conversion de la demande religieuse s'inscrivait comme **un des tests majeurs** de la qualité du rapport Eglise-Pays, tel que nous le mettons en œuvre, c'est-à-dire de la qualité de l'expression de la foi au cœur de la vie des hommes. Et cela se comprend en effet si, en prenant en compte les demandes religieuses telles qu'elles se présentent à nous, nous considérons que nous avons affaire à ce qu'il y a de plus vulnérable, et par là-même de plus défiguré et trafiqué dans la vie des sociétés, l'Eglise cédant souvent à la logique de ce trafic et de ses malfaçons. **Mais le plus vulnérable cache aussi le plus fécond : la révélation du mystère même du rapport de l'homme à Dieu.** Si la Mission nous fait vivre l'écoute privilégiée des hommes, dans leurs conditions de vie, elle nous rend à même de lire dans les besoins religieux non pas un plaquage rémanent de coutumes, de traditions, de pressions sociales et ecclésiales, mais **l'écharde** qui fait avouer aux

hommes qu'ils n'ont pas en leur pouvoir le secret de leur vie. Si codé que soit cet aveu, ou si hésitant ou balbutiant soit-il, il est à traiter avec un souci de l'homme attentif au mystère de sa liberté.

Si le mystère de la liberté de l'homme est bien notre souci majeur, nous pouvons vivre avec souplesse les aléas de toute pratique pastorale et lire dans les demandes religieuses autre chose qu'un « boulet » mais le lieu où nous serons toujours attendus pour signifier et célébrer la respiration de notre foi.

Dans la mesure où nous acceptons que nos pratiques soient aléatoires et toujours quelque peu risquées, les questions concrètes qui jalonnent nos itinéraires peuvent trouver un visage moins rébarbatif.

Il y a une pédagogie de la foi qui suscite bien des méthodes : méthodes de catéchisme, mise en œuvre des célébrations, manière de proposer l'intelligence de l'Écriture. Nous sommes tributaires des gens tels qu'ils sont avec leurs idées toutes faites, leur mentalité, leurs coutumes enracinées dans le sol culturel de leur pays, leurs représentations de l'Église, des prêtres, des religieuses, des assemblées chrétiennes, héritées du passé. Nous disposons d'outils réflexifs, nous sommes portés à privilégier certains textes, certaines manières de faire. Mais l'enjeu de la conversion de la demande religieuse dépassera toujours l'intelligence de nos méthodes et la valeur de nos analyses. L'intelligence de la foi (le deuxième axe) se joue d'une manière plus tâtonnante dans la qualité de notre contact. Elle n'est jamais codifiable à l'avance, elle est tributaire de la respiration de notre propre foi qui se met à l'école de l'expérience des gens, telle qu'elle se livre peu à peu. L'art du pasteur, l'art pastoral, l'art de la catéchèse ont quelque chose d'impondérable : il s'agit bien de « sentir les gens ». Et il vaut mieux connaître les possibilités et les limites de nos propres charismes, apprendre à nous articuler les uns aux autres, à faire jouer les différents acteurs d'une présence ecclésiale, que de trop miser sur telle ou telle méthode pastorale, sur telle ou telle technique de célébration ou de catéchèse. Le renouvellement des méthodes est utile, il n'a rien de décisif, rien de déterminant. Il ne porte quelque fruit qu'inspiré par la sensibilité de notre foi au contact de l'expérience des gens. Le travail de l'intelligence de la foi, toujours à l'œuvre, sait qu'il ne maîtrisera jamais l'enjeu de la conversion de la demande religieuse.

Et plus une présence ecclésiale est interrogée par le partage de la vie des gens (le premier axe), plus elle est à même de discerner qu'elle n'a pas de recettes à sa disposition pour faire valoir l'enjeu d'une célébration sacramentelle, l'enjeu d'une pédagogie catéchétique.

L'art pastoral n'est pas un savoir-faire technocratique, même s'il fait appel à toute notre intelligence. Chacun trouve sa voie, mais sa voie enrichie par l'expérience

de l'Eglise quand il prend la peine de se former et de réfléchir. Plus nous savons, comme d'instinct - un instinct nourri par la sensibilité de la foi - qu'il n'y a pas de « trucs », pas de « ficelles » pour éveiller à la foi, plus sans doute nous sommes à même d'entrer dans le risque de la communication qu'appelle la rencontre de tout visage d'homme et de femme. Nous ne faisons pas toujours « tilt », pas plus que Paul à Athènes. « Le courant passe » bien souvent malgré nous. La proposition de la foi s'inscrit bien dans un drame de liberté aux mille figures possibles. Ce n'est déconcertant que pour qui n'a pas encore suffisamment médité le drame biblique de l'Alliance. Dieu n'est pas nécessaire et s'offre librement à qui veut bien l'entendre. Tout est là ! Et paradoxalement, devant les demandes religieuses, devant les requêtes humaines du besoin religieux avec toutes les scléroses et les pratiques calculatrices qu'il inscrit dans l'Eglise, cette respiration biblique de la foi inspire seule les démarches inventives qui éveillent les germes de liberté cachés dans toute vie humaine. Là où nous sommes portés à attendre quelques signes authentiques de foi, il vaut mieux savoir en effet que nous allons rencontrer bien souvent une manière de commerce avec Dieu. C'est bien humain, trop humain, ce n'est pas à mépriser. Jésus n'a pas méprisé les foules de Palestine qui lui demandaient du pain et des miracles. Une démarche animée par la proposition libre de la foi apprend à connaître ce qu'il y a dans les reins et les cœurs des hommes. Elle ne s'en accommode pas, elle prend l'art des labours et des semailles toujours recommencées...

#### **IV. - La référence du parcours : le fait chrétien exprimé dans le fait ecclésial**

Nous abordons là aussi un chantier très aléatoire. Dans sa communication à l'Assemblée des évêques de Lourdes 1981, qui a été entendue de bien des manières, Gérard Defois a parlé de l'Eglise comme d'une voix fragile et précaire dans la « kermesse aux idées » du monde moderne. L'image est très suggestive et nous ramène à quelque chose que nous avons parfois tendance à oublier : le sens de la contingence historique de l'Eglise. L'Eglise dont nous sommes est comme remise entre nos mains d'hommes, à l'initiative de nos libertés. Nous sommes lâchés, comme nous porte à le penser la fresque de Michel Ange, et cette prise de

conscience qui a quelque chose de rude est pourtant la bonne manière d'entendre le « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde » de la finale de l'Évangile de Matthieu (Mt. 28, 20). L'Église a la promesse de la vie, oui, mais elle n'est pas dispensée des risques et des incertitudes de ses itinéraires terrestres. Il suffit de penser à ce qu'était l'Église du Maghreb, au temps de St Augustin, à ce qu'elle est aujourd'hui, pour prendre la mesure des bouleversements historiques, des disparitions et des surgissements des civilisations à la surface de notre terre et discerner à quel point l'Église en est tributaire.

Nous ne pouvons pas édulcorer la question provocante de Jésus : « Mais le Fils de l'homme, quand il reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18,8). La question indique au minimum que le sens biblique de l'Alliance ne peut se penser indépendamment de la manière dont nous assumons les conditions de notre histoire.

Ces quelques réflexions peuvent nous conduire à regarder nos différents secteurs d'une manière à la fois lucide et mobilisante.

Les gens croient d'abord à ce qu'ils voient. Avant le langage des idées ils sont plus portés à entendre le langage des faits. Mettons-nous un peu à leur école et demandons-nous très simplement les uns et les autres : « **Dans le coin où je suis, le fait chrétien, c'est quoi ?** » Le fait chrétien, c'est la présence de l'Église telle qu'elle peut parler aux gens dans leurs circuits de vie, dans leurs réseaux de communication. Les souvenirs peuvent jouer aussi mais les souvenirs se perdent dans la brume des temps quand l'actualité n'est plus là pour les faire revivre. Une telle question nous porte alors à reconnaître que, pour bien des gens, le fait chrétien se réduit à peu de choses, même si les journaux et la télévision diffusent des images qui se diluent dans le flux d'autres images. Chacun d'entre nous a ressenti cette distance immense entre la réalité quotidienne qui marque les esprits et les mentalités, et les célébrations, les paroles et les discours de l'Église.

La question est encore renforcée si on la pose de cette manière : « **le fait chrétien, cela concerne qui, dans le secteur où je suis ?** ». Qui vient aux formes de rassemblement que nous pouvons proposer ? Des gens des classes aisées, des classes moyennes ? Des petites gens ? Quelques vieilles personnes ? Des jeunes ? Qui, des milieux populaires ? Qui, du monde ouvrier ? Et comment réagissent-ils à ce qu'ils voient et entendent ? Comment sont-ils interpellés ? Que comprennent-ils ?

Quand on accepte de se poser ces questions, on est porté à se souvenir de ce qui a nourri, soutenu nos propres démarches. Des témoignages, des rencontres, des assemblées nous ont parlé, bousculés et ont transformé notre manière de voir et d'entendre la foi.

Peut-on alors envisager la conversion des demandes religieuses, telles qu'elles se présentent à nous, comme surgissant d'un tréfonds sacré et d'une tradition empoussiérée, si nous ne sommes pas attentifs à la teneur et à la qualité du fait chrétien qui peut s'inscrire dans les circuits de la vie d'un pays ? L'histoire de la foi a toujours été l'histoire d'un peuple : Peuple de Dieu, peuple de témoins, chantons-nous... mais qu'en est-il de ce peuple là où nous sommes ?

Nous avons la volonté d'être présents à la vie de nos pays par notre travail et par bien des engagements, mais nous sentons bien que nous ne pouvons faire l'économie des interrogations, souvent pénibles, sur la présence sociale de l'Eglise, sur sa visibilité, sur la manière dont elle s'inscrit, dont elle prend corps dans le tissu social de nos pays. Les gens croient à ce qu'ils voient. Avant les nourritures fortes de la foi où il peut être question de la non-nécessité de Dieu, ils ont besoin de nourritures plus tangibles, plus directement assimilables. Paul parlait de « petit lait »... Il faut toujours en effet des entrées en matière, mais quelles entrées en matière proposons-nous ? Qu'est-ce que nous offrons à voir ?

Ces questions appellent directement une réflexion sur la pauvreté du fait chrétien dans beaucoup de nos secteurs, pauvreté qui peut nous paralyser. J'avais parlé de « célébrations savoureuses de la foi », qui permettent de dire : « Viens et vois » ! ; et l'on m'avait rétorqué avec humour : « Belle musique, mais pas de chorale pour la chanter ! »

Cette boutade indique sans doute le chemin à risquer et à parcourir. Vivre un corps à corps quotidien avec un pays en y investissant les ressorts les plus profonds de sa foi, ce n'est pas pour autant céder à une mystique de l'enfouissement qui nous ferait perdre de vue l'exigence et la dynamique de communication et d'articulation que porte en lui le fait chrétien. Le fait chrétien porte en lui un sens de l'Eglise qui ne peut s'accommoder des cloisonnements ni des limites que nous donnons trop facilement à nos réseaux d'action.

La foi profonde soucieuse d'enracinement humain appelle dans le même mouvement l'élargissement de nos espaces. Des racines vivantes engendrent le déploiement de l'arbre. Et elles se nourrissent et se fortifient à leur tour du déploiement de l'arbre.

Le déploiement en matière de foi est lié à l'initiative de nos libertés. Des libertés à l'œuvre s'articulent à d'autres libertés et suscitent d'autres libertés. Ce n'est jamais joué d'avance, nous travaillons sur un chantier impossible à programmer, dont personne ne peut avoir la maîtrise. C'est bien pourquoi il exige tout particulièrement les déplacements de nos pratiques les unes vers les autres. On dit « chiche » ! on lance des « fous libres », des « Pâques à l'Aube » dans l'incertitude de tout résultat. Des liens se nouent, des réseaux de communication se constituent, des groupes apprennent à se rencontrer et à cheminer ensemble. Des paroles

s'échangent qui nourrissent, donnent à penser et à vivre. Un autre visage d'Eglise s'esquisse, des aspirations trouvent des lieux où s'exprimer, des interrogations latentes découvrent le plateau où quelques acteurs, quelques témoins vont leur donner une orientation possible. Un peuple se découvre qui ne se connaissait pas. Une histoire commence à s'écrire qui redonne vie à une mémoire, à une Tradition qui s'émiettait et devenait insignifiante dans le cloisonnement des lieux de culte et des pastorales. La foi réapprend à respirer à la mesure du monde d'aujourd'hui.

Et au cœur de soi-même on sent surgir des phrases comme celles-ci : « Il n'y a pas d'impasse pour le Dieu de Jésus-Christ, il n'y a que les impasses que nous nous fabriquons en Eglise », au gré de nos idéologies, de nos vues trop courtes, et des paralysies qu'elles engendrent. La chance de Dieu est toujours offerte et l'insistance sur la non-nécessité de Dieu n'a été soulignée dans cette réflexion que pour indiquer à quel point nous nous méprenons quand nous enfermons cette chance dans nos analyses et nos diagnostics. Le Dieu de Jésus-Christ n'a aucune des figures de nécessité que nous pouvons lui façonner.

Il a cette figure radicale de liberté que l'on n'approche quelque peu que dans l'épreuve et les risques de nos propres libertés, d'autant plus si nous osons le dépaysement de la communication et de l'échange.

C'est bien une telle respiration de la foi, redonnant pas à pas du relief au fait chrétien, qui peut être la référence de la conversion de la demande religieuse. Dans chacun de nos pays, au lieu de nous trouver simplement devant des messes à dire, des catéchismes à organiser, des enterrements à faire, des mariages et des baptêmes à célébrer avec les moyens du bord, nous pouvons y discerner l'appel d'une Tradition de la foi qui attend d'autres expressions, un autre effort d'intelligence, d'autres réseaux de relations que ceux qui existent et qui parfois nous pèsent terriblement.

C'est un appel... Nous pouvons y répondre comme ne pas y répondre. L'ambiguïté et le fardeau des demandes religieuses peut toujours nous reconduire à la fascination du « boulet » et aux méditations amères sur le culturel et l'appareil de l'Eglise. Paul aurait pu s'enliser lui aussi dans ses polémiques avec les Juifs, et les églises judeo-chrétiennes. Sa conversion, le sens du mystère du Christ qui a bouleversé sa vie l'ont invité à voir plus loin, à explorer, à vivre une fidélité exploratrice qui ne s'en laisse pas conter pour les scléroses religieuses et idéologiques. La clef est là, offerte à qui veut bien apprendre la pratique tâtonnante et aléatoire qu'elle requiert. On se laisse « saisir » par elle, plus que nous ne la saisissons (Cf. Phil. 3, 12). C'est sans doute pourquoi elle a le pouvoir d'ouvrir les portes les plus fermées, celles-mêmes que ne cesse de verrouiller le besoin religieux dans la vie des hommes et dans l'Eglise.

***Henri,  
Eugène  
et les autres :***

***Clément Pichaud***

***des paysans d'hier  
aux ouvriers d'aujourd'hui...***

*Cet étonnant pays qui est le mien, la Vendée,  
est le département sur lequel il sort le plus de livres,  
selon un responsable de la bibliothèque de Beaubourg.  
Dans cette abondance, où le meilleur et le pire se côtoient,  
j'ai choisi de présenter ici deux témoignages.  
Il s'agit de deux hommes, à vrai dire, bien différents.  
Non seulement parce qu'un quart de siècle les sépare.  
Mais aussi parce qu'Henri PITAUD, 83 ans aujourd'hui,  
est toujours resté dans l'agriculture,  
même quand il s'est installé au Paraguay voici 35 ans...  
à peu près au moment où Eugène CLAUTOUR, obligé de quitter la terre,  
devenait ouvrier d'usine dans le village même où il est né  
(il vit maintenant à 15 kilomètres de là seulement).  
Le premier a toujours aimé écrire,  
il a même fondé une revue en France et une autre au Paraguay ;  
à 83 ans, il vient de publier son premier livre,  
et il a été invité d' « Apostrophes » en compagnie du conteur Henri VINCENOT.  
Le second n'a jamais rien écrit et, maintenant qu'il est aveugle,  
il a fallu toute l'insistance et l'active collaboration de plusieurs amis  
pour lui arracher ce livre qu'il a dicté au magnétophone.  
Alors que tous deux ont connu la misère et qu'ils ont souffert de l'Eglise de leur jeunesse,  
l'un serait plutôt anti-clérical mais crédule,  
tandis que l'autre n'a cessé de chercher le Christ et de vivre « en sa compagnie » comme il dit.  
Mais, au travers de ces différences,  
tous deux témoignent d'une histoire récente qu'il ne faut ni méconnaître ni oublier :  
la vie paysanne du début du siècle, et le passage à la vie ouvrière.  
Pourquoi faire de l'histoire ? demande l'historien Georges DUBY.  
Il répond : « Pour aider ses contemporains dans les combats qu'ils mènent ! »  
De fait, on trouvera ici le témoignage de deux lutteurs.  
Entre les deux guerres, Henri fonda « Les cahiers de l'émancipation paysanne » ;  
puis il osa faire campagne pour un démocrate,  
ce qui lui valut d'être chassé de sa terre par le très royaliste marquis dont il était fermier.  
Et Eugène se bat sur tous les fronts :  
dans son entreprise et contre l'alcoolisme,  
dans son quartier et avec ses frères handicapés, dans l'Eglise et l'ACO.  
Au total, deux récits qui nous invitent à la fois au réalisme et à l'espoir,  
à l'utopie et au courage quotidien :  
Choses particulièrement nécessaires aujourd'hui...*

# **Henri Pitaud :** **le pain de la terre**

14 juillet 1978 : je regardais danser un groupe maraîchin qui s'efforce de faire du folklore... qui ne soit pas que du folklore, en évoquant inlassablement et de son mieux les réalités souvent dures de la vie d'autrefois. En fait, la foule, composée surtout de touristes, ne dépassait guère le spectacle, saisie par le rythme des danses et l'harmonie du groupe, dans l'éclatante lumière de l'été. Mais il y avait là aussi quelques anciens du pays. Enragés de la danse, ils sont venus pour voir, et aussi pour danser eux-mêmes tout à l'heure. Pour eux, il y a là bien plus que le spectacle ! Avec nostalgie, mais sans regrets, ils me disent : « Ah ! l'ancien temps ! C'était la belle époque : on dit ça maintenant qu'on la regarde de loin. Mais l'été, il fallait se lever à des heures impossibles, parfois dès une heure du matin ; faire des kilomètres à pied, avec le panier et la cruche sur l'épaule ; et puis moissonner à la faucille, pliés en deux pendant des heures... ».

C'est cette vie-là que j'ai retrouvée, avec

beaucoup d'émotion, dans les 260 pages du PAIN DE LA TERRE.

## **La « Belle Epoque » (pour les riches)**

Henri PITAUD est né avec le siècle (en 1899 exactement) au village de la Croix, en Sallertaine, au cœur du marais vendéen, dans un « trou de maison » qu'il décrit ainsi : une petite mesure, basse de plafond, au sol en terre battue, percée de deux portes étroites et de deux fenêtres exigües. Pour tout mobilier : une « maie » pour pétrir le pain, un buffet et un vaisselier, une armoire robuste cirée chaque semaine, quatre lits, une table et deux chaises. Voilà qui rappelle « Les creux de maison » d'Ernest Pérochon. Son père, « journalier » agricole marié avec une fille de métayer, devait trouver du travail çà et là, où il pouvait. L'hiver, il allait abattre du bois dans les forêts du marquis de Baudry d'Asson : « Je revois encore mon père, debout à quatre heures du matin, par ces nuits encore

noires où il gelait à pierre fendre. Ma mère, déjà levée, lui avait préparé une soupe chaude ; dans un grand panier d'osier, elle plaçait, enroulé d'une nappe, un demi-pain rond dans lequel elle faisait un trou pour y mettre un peu de beurre — ce beurre qu'elle avait salé et mis en pot à la belle saison, en prévision des jours sombres de l'hiver — elle y ajoutait une poignée d'échalotes, quelques pommes de terre bouillies de la veille et deux œufs de cane. Sur le panier, mon père fixait sa serpe. Il portait le tout sur le manche de sa hache, qu'il posait sur l'épaule. Longtemps, nous entendions ses sabots frapper la terre gelée. Avec son associé, qu'il prenait au passage, ils faisaient bien 10 à 12 kilomètres pour atteindre la forêt... ».

Et le témoin tient à ajouter : « En ces temps de grande misère, que la littérature appelle « la Belle Epoque » (pour les riches sans doute), il y avait encore plus pauvre : les sans-toit, les crève-la-faim, ces malheureux à qui on promettait le paradis, pour qu'ils se résignent mieux ici-bas et n'offensent pas les riches par leur misère ».

Grande misère en effet, puisque beaucoup d'enfants mouraient en bas-âge, tandis que les survivants devaient parfois aller « chiner » leur pain de ferme en ferme ; et beaucoup d'hommes se mettaient à boire...

On vivait de peu, on prenait le temps de vivre, et on trouvait même la force de rire. Longues veillées où l'on écoutait conteurs et chanteurs ; interminables

parties de « luettes » ; jeux amoureux du « maraîchinage » ; pêche aux anguilles dans les fossés ; foires de Châlans et du Perrier... Temps de fêtes, oui, pour ces gens qui se connaissaient et s'entraidaient...

### **Destinés à la terre et au fumier**

Sallertaine, était le pays de « la terre qui meurt », ce roman où René Bazin semble avoir fait le portrait du grand-père d'Henri). Ceux qui le pouvaient allaient tenter leur chance ailleurs : l'oncle Jean-Louis en Algérie, le parrain au Canada. Un jour, les parents d'Henri parlent, eux aussi. Pour ce qu'on appelait « la Garonne ».

En Lot-en-Garonne, c'est l'émerveillement : « une lumière vive, inconnue en Vendée » ; d'immenses champs de pruniers, remplis de prunes « grosses comme des œufs de pigeons, délicieusement juteuses et sucrées » ; des vignes et des pêcheurs... Bref : une terre fertile et facile à travailler, qui contraste singulièrement avec la terre dure et pauvre de notre marais.

Le petit Henri cultivait l'éveil de son esprit en dévorant un livre chaque semaine. Puis il s'abonna à la « Feuille Littéraire » qui publiait de manière suivie les œuvres complètes de grands auteurs. Un jour de 1914, il osa écrire à « La Croix du Dimanche », pour demander que ce journal pense à la formation (même littéraire) des paysans. Un « bon religieux » lui griffonna cette réponse : « Il ne manquait plus que cela ! Voir les

paysans nous réclamer de la littérature : rien ne nous sera épargné ! Un bon conseil, mon petit ami : montrez ma réponse à votre père, et demandez-lui de ma part de vous tirer l'oreille, de vous donner une bonne fessée, et de vous conduire sur votre tas de fumier... fourche en main... C'est là votre place : Uniquement là ! A chacun son métier, et les vaches seront bien gardées. Salutations ». Henri PITAUD commente : « Pour la première fois, et pour longtemps, je venais de comprendre : les paysans étaient destinés à la terre et au fumier ; ils étaient faits pour donner du pain aux riches et pour vivre dans l'odeur du purin ; quand, par hasard, ils tentaient de se libérer de leurs servitudes, l'union sacrée des autres classes faisait tout pour les en empêcher et leur dresser un barrage ».

#### **Au front, 80 % sont des paysans**

Cette même année 1914, se préparait le cataclysme que l'on sait. « Fin juillet, les « pousse à la guerre » se faisaient de plus en plus nombreux. Abel BONNARD, futur ministre de Vichy, déclara au Figaro : « C'est dans la guerre que tout se refait ». Et, dans l'Echo de Paris, Paul BOURGET notait : « La valeur éducative de la guerre n'a jamais fait de doute »... Un seul homme luttait contre la guerre : JAURES... Le 10 août, dans la matinée, je reviens rapidement du village. Mon père semait du maïs dans un bas-fond de Vignasse. Firmin POR-

TARIEU (un voisin) était avec lui. Je lui tendis La Liberté du Sud-Ouest : Jean JAURES venait d'être assassiné, la veille au soir. Firmin Portarieu me rendit le journal en haussant les épaules : « Cette fois, ils l'ont, leur guerre ! ».

Depuis des années, chaque jour, le petit Henri et ses camarades de la communale chantaient : « Ils n'auront pas l'Alsace et la Lorraine ! ». Le 3 août, le premier communiqué est triomphal : « Devant nos charges à la baïonnette, les Allemands se sont enfuis à toutes jambes ! ». Bourrage de crâne qui ne faisait que commencer, dit le pacifiste Henri PITAUD : « Pendant tout le mois de septembre, le flot des réfugiés belges déferle sur les villages du Midi... Nous, les enfants, nous couchons au pailler, pour laisser nos lits aux réfugiés... Dans les campagnes, les hommes sont rares. Nous allons de métairie en métairie, proposer notre aide bénévole pour les vendanges et les semailles... Les nouvelles arrivent, terribles, concernant un ami, un voisin... Durant le mois d'octobre, les femmes de nos campagnes, l'une après l'autre, se voilaient de noir... ».

Plus que d'autres, Henri PITAUD analyse les tenants et aboutissants de cette guerre. « Sur 100 combattants du front, 80 sont des paysans », crie-t-il avec révolte. « La guerre " du Droit et de la Civilisation " : voilà le slogan que nous apportait l'année 1915. Sinistres balivernes, mensonges pour pouvoir envoyer à la mort la jeunesse de France, en lui

(suite page 37)

faisant croire qu'elle allait combattre pour défendre la patrie... " Donnez votre or pour que la guerre cesse ! ". C'est ce que répète le chœur des voix officielles... et mes parents sont les premiers à se laisser berner par cette supercherie... En temps de guerre, le gouvernement ne se contente pas de tuer le paysan, il le vole ! ».

### **Levés à trois heures du matin**

En pleine guerre, la famille PITAUD revient à Sallertaine. Grâce à l'argent gagné en Garonne, l'ancien journalier est maintenant métayer. Henri, qui va avoir 16 ans, se trouve vite chargé d'un travail d'homme. Il tient bien sa place, et parfois il fait merveille, avec la grande jument devant la ratisseuse, ou avec deux paire de bœufs devant la charrue. Il raconte : « Les fenaisons et les moissons de la Garonne n'étaient rien à côté des " fauches " et des " métives " de la Vendée... Une semaine avant la fin du mois de juin, nous étions levés à trois heures du matin pour suivre dans les prés l'oncle Pierre toujours hardi malgré ses 68 ans, et le plus rapide à la fauche... Vers sept heures du matin, l'oncle Pierre, satisfait de voir une belle étendue d'herbe coupée, ouvrait le grand panier jaune dans lequel se trouvaient le pain, le beurre, et les échalotes... Puis le travail reprenait... Midi, c'était l'heure de la soupe froide, suivie d'un gros morceau de cochon salé... En sortant de table, nous allions nous étendre, les uns dans la grange, les autres à l'ombre des barges...

Sous un soleil brûlant, nous reprenions nos " darts ", mais c'était alors plus pénible que le matin... Une fois le soleil disparu, l'oncle Pierre donnait enfin le signal du départ. " Encore une journée bien gagnée ! " disaient les faucheurs, tombant de fatigue. Les reins sciés, nous reprenions tous, sans hâte, le chemin de la soupe... ».

De la même manière, il raconte les métives. Puis les battages, dans le ronflement de la machine et la poussière qui colle à la sueur, avec le propriétaire de la batteuse qui pousse le rythme et laisse les hommes crier... jusqu'au coup de sifflet final qui les laisse essoufflés, hébétés, avant d'attaquer le pot au feu et les pichets de gros-plant. A côté de ces battages, racontés par un témoin, les « fêtes de battage » qui se déroulent un peu partout l'été, ne sont-elles pas de la pacotille trompeuse, au mieux un jeu pour occuper des touristes désœuvrés ? En ces temps difficiles de la guerre, les produits du sol se vendaient mieux, et certains métayers ne s'en tiraient pas trop mal. Mais, bien entendu, la situation des journaliers agricoles (comme Henri) ne s'améliorait pas, dit-il. En 1918, hon pour le service armé, il rejoint le 120<sup>e</sup> d'infanterie. Et là s'arrête son récit... Son témoignage ne peut-il pas éclairer et encourager les combats des agriculteurs d'aujourd'hui contre certains propriétaires qui se croient encore au Moyen Age, contre les coups de boutoir d'un tourisme envahissant et tentateur, contre les manœuvres des industries agro-alimentaires ?...

## *Eugène ou la rage de vivre*

Le témoignage d'Eugène est paru dans la belle collection « Le feu de la vie », après « Croire » de Fredo KRUMNOW et « AURELIE, journal d'une OS ». Dans la préface, Auguste ROY, aumônier national ACO, situe ainsi l'ampleur de ce témoignage : « L'histoire d'Eugène est celle de milliers de travailleurs, non seulement de Vendée, de l'Ardèche ou de la Mayenne, mais aussi de St-Etienne, de Rennes, de Strasbourg... qui ont quitté la campagne il y a 10, 20, 30 ans... ». Et sa profondeur : « Quand le balayeur prend la parole, il a horreur des mots vides. Avant d'ouvrir la bouche, il a souvent serré les dents ». Et il ajoute : « Eugène a une foi chevillée au corps. A certains passages, de son livre, on peut se demander : de qui parle-t-il ? du Christ ou de lui-même ? Les deux visages se rencontrent dans un fondu enchaîné ».

### **Fils de pauvre**

Eugène est né exactement un quart de siècle après Henri : en 1924. Et à 50 kilomètres de là, à Aizenay, en Vendée aussi, mais dans une région très différente : le bocage et non le marais. Son père aussi était ouvrier agricole, jusqu'au jour où, comme celui d'Henri il s'installa (en 1928) dans une métairie

de 12 hectares. Eugène aimait beaucoup cette campagne ; mais pour lui aussi « ce n'était pas le bon temps, la vie était dure ». Il ne fait pas partie des nostalgiques : « Je ne désire pas vivre à nouveau dans ces conditions... J'ai tout fait pour sortir de notre maison en terre battue, mangée par le salpêtre. Je n'arrive pas à m'intéresser aux vieux bahuts. Les poutres apparentes ne m'enthousiasment pas... Mais je reste foncièrement un paysan. Je sais qu'en tirant sur l'herbe je ne la ferai pas pousser plus vite ». Eugène a neuf ans quand sa mère est emportée, en six jours, par une pneumonie. Pour toute la famille, c'est le drame, surtout en cette période de récession des années trente : « Les familles les plus pauvres de la commune avaient droit à un ou deux pains de six livres. Mon père, après la messe du dimanche, prenait ses deux pains à la mairie... Lui ne pouvait pas se permettre de prendre un verre au café... Il n'était pas possible qu'un fils de pauvre soit le premier. Nulle part, ni à l'école, ni à l'église. Un dimanche des Rameaux, je me trouve comme par hasard en tête de la procession. Pour un gars de notre condition, c'était orgueilleux. Le curé fit alors placer un gars du bourg devant moi... Les copains d'école participaient à cet état d'esprit.

Le samedi soir, au retour de l'école, ils m'obligeaient, par jalousie, à descendre dans le fossé qui longe la route. J'avais la médaille de premier dans la poche. Pour eux non plus, il n'était pas possible qu'un pauvre soit le premier quelque part ».

Mais déjà Eugène cultivait la patience et l'obstination des lutteurs : « J'attendais le lendemain, dit-il. Et là, ils me demandaient de raconter des histoires. Tous m'écoutaient... Jamais je n'ai voulu me laisser brimer. Ma vie de militant est née là aussi, dans ce fossé ». Et déjà, au cœur de cette pauvreté et de cette lutte, la foi : « J'ai cru d'abord en la foi de mon père. J'ai cru parce que j'ai vu sa capacité de nous aimer ».

#### **J'ai eu faim... J'ai eu froid... J'ai eu soif...**

En 1937, le père doit abandonner sa métairie et vendre tout son bétail pour éponger ses dettes. Il redevient journalier agricole. Et Eugène, qui n'a que treize ans, se trouve dans la même obligation : se mettre à « faire le chien des autres » comme on dit. Il raconte : « Domestique, je vivais à la ferme avec la famille ; mais je n'étais pas de la famille. Le patron ne me parlait que pour me commander. A quatorze ans, je devais fournir le même travail qu'un homme en pleine force. Levé à trois heures et demie, heure solaire, je charroyais du fumier dans une brouette trop lourde pour mes bras. En l'absence du patron, je donnais le foin aux bêtes. Encore endormi, il m'est arrivé de plonger la tête dans

la barge (meule de foin). J'ai eu faim, très souvent. Les fils d'exploitations, eux, mangeaient une tartine vers dix heures. Si j'avais été moins matraqué, j'aurais été plus hardi pour demander un morceau de pain. Mais je n'osais pas. Alors, quand je découvrais un nid de poule dans un buisson, je me gardais bien de le signaler. Tous les jours, je gobais des œufs. J'ai eu froid à couper les épines ou à effeuiller les choux, seul, durant des matinées entières. J'ai eu soif, et j'ai bu dans les pas des bœufs... ».

Dans une condition aussi dure, Eugène mûrit vite, et il s'invente son chemin. « Après le départ du patron à la guerre, les voisins ont manifesté une gentillesse plus grande. Le père Maindron, qui venait semer le blé, m'a roulé ma première cigarette. Mais, en général, le domestique n'était pas considéré... même par le curé. La plupart du temps, il passait à côté de moi sans me regarder. Il venait souvent à la ferme : « Tiens, mon petit bonhomme, comment vas-tu ? ». Puis, sans attendre ma réponse, il poursuivait : « Enfin, ce n'est pas à toi que je dois le demander, mais à ton patron ». Par contre, il me posait la question : « As-tu trompé tes maîtres ?... ».

#### **Libéré d'une mentalité de soumission**

Heureusement, vers seize ans, Eugène découvre la JAC. Il participe à des réunions, prend des responsabilités, s'organise avec des copains pour suivre ensemble des cours par correspondance. A travers tout cela, Eugène s'initie à la

culture, apprend à s'exprimer en public, prend confiance en ses possibilités.

Grâce à la JAC, il participe à une retraite de trois jours. Il y découvre à quel point Dieu s'intéresse à nous, à notre vie, à tout ce que nous faisons : « Dieu était bien le même, mais plus vivant avec les hommes », dit-il. Il y achète même un livre : « Le Christ appelle ». Il emporte ce livre aux champs et, « en faisant souffler les bœufs », il en médite les pages. « La JAC, dira-t-il, m'avait libéré d'une mentalité de soumission ».

Au sortir de la guerre, Eugène part, comme naguère Henri Pitaud : six mois dans le Gers, six mois en Charente dans une ferme de 200 hectares, deux ans dans le Maine-et-Loire où il s'initie au travail de la vigne. Le voilà prêt à devenir cultivateur ! Mais, pour lui comme pour beaucoup, ce sont le hasard et la nécessité qui décident : en 1951, à l'âge de 27 ans, Eugène quitte la terre et entre dans une usine de confection qui se crée dans son village. Il fait donc partie de la première génération (en Vendée) de ceux qui sont passés de l'agriculture à l'usine : les « ruraux-ouvriers ».

Etre ouvrier, il y a trente ans, dans cette usine, c'était dur : « Onze heures par jour, six jours par semaine, quinze jours de congés annuels ; une heure pour déjeuner, un huit cents mètres à réaliser au pas de gymnastique pour arriver dans les temps au restaurant. En fin de journée, le patron désignait ceux qui devaient éponger le retard en veillée, jusqu'à vingt-trois heures ou minuit ».

## Ce jour-là, nous existions !

Toujours attentif et soucieux des autres, Eugène a très vite l'occasion de faire sa première démarche qui lui révèle d'un seul coup, sa condition : « Un soir, après le diner, une ouvrière, Odette, complètement crevée, n'avait plus la force de repasser ; le "ras le bos" grondait ; « ce n'est pas possible que ça dure, le patron se fout de notre gueule, il ne s'occupe pas de savoir si nous sommes fatigués ». Le lendemain matin, je suis monté au bureau avec un camarade pour dire que cette repasseuse était crevée. Avec ma mentalité d'ouvrier agricole, je pensais que le patron n'avait pas dû s'en rendre compte, qu'il suffisait de le lui dire. Mais il nous a répondu : « Les bonnes femmes, je m'en fous ; ce que je veux, c'est des pantalons ! », et il l'a répété à plusieurs reprises avant de nous claquer la porte au nez. Là, j'ai compris que nous étions aliénés ; nous n'étions rien, nous n'existions pas. Seul le patron existait ». En quelques mois, et grâce encore à la JAC, une section syndicale est créée : « La première réunion publique regroupait deux cents personnes, soit les deux tiers du personnel. Le secrétaire de l'union départementale CFTC nous a expliqué : « Vous allez désigner quelqu'un parmi vous pour présider la séance ». Alors, d'un peu partout dans la salle, se fit entendre le nom de "Gégène"... Lorsqu'à l'appel de mon nom, j'ai traversé toute la salle, ce jour-là j'ai compris que je ne pouvais plus reculer devant les copains... Le jour où nous som-

mes revenus, organisés, devant le patron, ce jour-là, le 4 juin 1952, nous existions ! ».

Progressivement c'est alors, pour Eugène, la responsabilité de la section, l'union départementale, la formation à Paris, et même la vice-présidence de la Fédération du vêtement. Tout en refusant toute promotion, pour ne pas se couper de la base.

Mais il connaît toute les difficultés des militants : l'éparpillement en monde rural, le chômage dans sa boîte avec son terrible cortège de désarroi, de dépressions et de fuites... Et surtout les brimades patronales : alors que sa vue baisse, on le déplace de la coupe au brossage des imperméables, pour y travailler dans la poussière avec de grosses lunettes. Puis, lorsque l'inspecteur du travail refuse son licenciement, on le met balayeur de nuit. Et, le premier soir où il prend le balai, à neuf heures du soir, le patron et les chefs sont là pour le narguer. Eugène écrit : « Le désir de vengeance de la classe ouvrière me montait à la tête. Et je me disais : " Nom de Dieu, la classe ouvrière aura ta peau, capitalisme ! "... Je n'en voulais pas au patron, ni aux chefs, en tant que personnes. Ils étaient au service du Capital... C'est là que l'idéologie est importante. Si, au lieu de juger le système, j'avais jugé les hommes, le lendemain je revenais avec une mitraillette ! ».

Et il ajoute : « Au moment même où j'étais cerné de toutes parts, je connaissais une grande liberté. Ma vie ne m'était pas enlevée, je la donnais... ».

### Faire surgir du neuf

Sa vue devient si mauvaise qu'il doit quitter l'usine. Du coup, c'est le vide, la solitude, l'inaction qui démolit. Assis, côte à côte, avec sa femme Jeannette, dans une petite chapelle, il prie : « Tout est consommé. Père, je me remets entre tes mains ». Il explique : « J'étais heureux d'avoir été jusqu'au bout, et heureux d'être délivré. Quelque chose de neuf allait pouvoir naître. Sans aucune assurance de ne pas sombrer dans je ne sais quel désespoir, je pariais sur la fidélité de Dieu... j'espérais retrouver Dieu, le Père de Jésus-Christ et mon Père, comme celui qui fera surgir du neuf ». Et voici du neuf, en effet. D'abord la vie de leur couple. « Nous avons goûté des choses tout humaines : accueillir, échanger, la joie de manger sans se presser... ». Après la grande douleur de perdre un fils mort-né, ils connaissent la joie de voir arriver Isabelle. Sur sa femme et sa fille, Eugène écrit des pages discrètes mais ferventes : on aime à voir la place de l'amour chez ce grand militant ouvrier.

Dans un premier temps, son handicap soude leur couple, d'autant que Jeannette est elle-même constamment sous surveillance médicale, ayant eu le sang empoisonné dans la même usine qu'Eugène. Pourtant la dépendance mutuelle est lourde à certains jours, et le handicap s'aggrave sans cesse... jusqu'à la canne blanche.

Et puis — résurrection ? — voilà Eugène embarqué par hasard dans la lutte contre

l'alcoolisme. Il savait depuis longtemps les méfaits de l'alcool : il n'a jamais oublié ce jour (il avait 12 ans) où des gars ont ramené son père dans une brouette. Mais c'est vraiment par hasard qu'il est amené à s'engager dans la Croix d'Or et à en devenir animateur. Il visite les buveurs, écoute leur histoire, leur explique qu'ils doivent se faire soigner et surtout se réunir pour se serrer les coudes. Michel vient manger tous les dimanches chez les Cloutour, François y vient à tous les repas, Maurice y couche toutes les nuits : ces copains deviennent envahissants, et ce dépannage individuel ne peut pas suffire. La Croix d'Or achète un local où les anciens buveurs peuvent se retrouver : en quelques années, ce restaurant sans alcool connaît une extension impressionnante.

Installés au chef-lieu (la Roche-sur-Yon), Eugène et Jeannette s'engagent aussi dans l'A.P.F. de l'époque, devenue C.S. C.V. Là, l'adversaire, c'est le « notabilisme » : le notable est seul à penser ; « Si vous vous occupez de ce que disent les gens, on n'en sortira jamais ». Alors, c'est la lutte, justement pour que les gens soient écoutés, et plus encore pour qu'ils se prennent eux-mêmes en mains.

Enfin, devenu pratiquement aveugle, Eugène adhère à la F.N.M.I.P. : Fédération nationale des malades, infirmes et paralysés. Son but : « Sortir du système d'assistance dans lequel la société nous enferme, prendre notre sort en main... Livré à lui-même, le handicapé est amputé de certaines capacités. Mais tous

ensemble, ils ont toutes les capacités. Un paralysé et un aveugle peuvent aller loin ensemble. Se retrouver dans un collectif est une nécessité... Pour beaucoup, la barrière la plus importante à franchir est d'accepter leur handicap. Pourtant, c'est la première chose à réaliser... ».

### **Toute vie est féconde**

Relisant toute sa vie, Eugène indique quels ont été pour lui les chemins de la rencontre de Jésus-Christ : l'A.C.O. (« je ne serais pas ce que je suis sans l'A.C.O. »), l'action ouvrière, la vie familiale, la célébration enfin. « C'est là, même si tout n'y est pas parfait, que notre vie prend corps. La vie ne meurt pas, parce qu'elle prend corps dans le Christ. On s'est donné du mal pour qu'un alcoolique sorte de sa nuit. Il s'arrête de boire. C'est une résurrection. Six mois après, il rechute "Ce n'était pas la peine, il est perdu !". Non ! ces six mois de vie restent, c'est de la vraie vie. Elle ne mourra pas. Je ne sais pas toujours ce que cette vie a fécondé. Mais toute vie est féconde. C'est le mystère de la foi... ». Merci, Eugène, de ta vie féconde, et de nous l'avoir si simplement partagée ! En ces temps difficiles pour la classe ouvrière, tu es de ceux qui nous aident à ne pas baisser les bras...

— Henri Pitaud : LE PAIN DE LA TERRE (Mémoires d'un paysan vendéen du début du siècle). Ed. J.-C. Lattès, 1982.

— E. CLAUTOUR : EUGENE OU LA RAGE DE VIVRE (coll. Le feu de la vie). Ed. Ouvrières, 1980.

# L'Islam

*Essai de compréhension*

Actuellement, on peut compter en France 2 500 000 personnes d'origine musulmane, sinon des croyants musulmans. On parle de réveil de l'Islam ; certains disent que ce sont les Européens qui s'aperçoivent de l'existence de l'Islam, alors qu'ils n'y pensaient pas avant ; et donc que ce sont eux qui se réveillent, en face de l'Islam.

De toute façon, on assiste actuellement à une profusion de discours et de littérature à propos de l'Islam, ne venant pas seulement des Européens, mais venant aussi des musulmans. Et, dans ce discours habituel il y a quelque chose qui revient de plus en plus : l'Occident a échoué, le capitalisme est destructeur des hommes, la moralité dans les pays occidentaux est au point le plus bas (on parle beaucoup, dans les pays musulmans, de la honte de la pornographie occidentale). On dit aussi, en Islam, que des couches sociales importantes, dans les pays occidentaux, sont dans une très grande pauvreté à côté des gens qui vivent dans la richesse ; les musulmans constatent que les sociétés socialistes de l'est connaissent le même échec, qu'il y a un impérialisme marxiste ; ils rejettent également aussi le marxisme parce qu'il est athée et que l'Islam ne peut à aucun moment, en aucune façon, s'accommoder de l'athéisme. Aussi les musulmans proposent, pour eux-mêmes, et d'une certaine façon pour le reste du monde, une troisième voie, qui est la voie islamique, entre le capitalisme occidental et le socialisme de l'Est.

C'est un discours qui revient très souvent. Il faut le prendre en compte : c'est une démarche qui, vue du côté des musulmans, est assez logique ; elle n'est pas forcément agressive, encore que, dans la bouche de tel ou tel, il y a évidemment quelques fois des accents qui sont assez durs.

C'est pourquoi, connaître l'homme musulman, la démarche islamique, nous demande de faire un effort d' « acculturation », c'est-à-dire d'oublier un peu nos catégories pour rentrer dans tout un monde, dans toute une histoire, dans une démarche, dans quelque chose qui ne nous est pas familier. Il faut accepter de regarder l'homme musulman et l'Islam avec des catégories tout à fait différentes des nôtres.

## **La vie de Muhammad**

Muhammad est né en Arabie - aujourd'hui Arabie saoudite - ; sa mère est morte en allant à Medine (Al-Madina) et sa famille habitait à la Mecque (en arabe : Makka).

### **La vie en Arabie à la naissance de Muhammad**

Pour comprendre la démarche de l'Islam, il faut saisir ce qu'étaient les conditions sociales, économiques, politiques de la Mecque, et de l'Arabie en général.

La population est composée essentiellement de tribus arabes, nomades et commerçantes ; la Mecque étant le carrefour d'un certain nombre de routes caravanières. Ces tribus étaient relativement proches de celles que les Juifs ont pu rencontrer quand ils se sont installés en Terre Promise (avec un certain nombre de nuances à mettre cependant !!). Quant au mode de pensée et de civilisation, quant à l'expression, il y a certainement des points communs.

Ces tribus avaient des mœurs très rudes. Avant la venue de Muhammad, on tuait les petites filles dont on ne voulait pas à la naissance. Les femmes n'avaient pas de statut légal dans ce peuple de nomades ; l'esclavage était très fréquent.

Lorsqu'on avait des besoins économiques trop pressants, une forme de répartition des biens consistait tout simplement à attaquer les caravanes du voisin. Cependant, un code d'honneur entre les tribus stipulait qu'on ne devait toutefois jamais verser le sang dans ces attaques.

La Mecque était organisée socialement avec un Conseil de Sages, souvent composé des gens les plus riches, les plus puissants ; ils devaient décider à l'unanimité, s'entendre avant de prendre une décision. Vu sa composition, ses décisions allaient dans le sens que l'on imagine facilement. Les petits, les pauvres, étaient souvent exploités, et cette attitude est fortement dénoncée dans le Coran.

La religion courante était polythéiste. Sur la « Kaaba » - ce cube en maçonnerie qui se trouve toujours à la Mecque et autour duquel les Musulmans tournent pour faire le pèlerinage - se trouvaient environ 320 à 330 idoles, soit des idoles domestiques correspondant à des clans, à des tribus, soit les idoles les plus répandues dans l'ensemble de l'Arabie. On venait à la religion en même temps qu'au commerce, puisque la Mecque était le centre commercial, religieux, et que la religion développait le commerce pour un certain nombre de raisons. Se réalisaient une sorte

d'équilibre un peu précaire, une espèce d'opposition entre les petites gens des oasis, donnant leurs produits aux nomades, et les tribus caravanières - seigneurs du désert -. Ces derniers devaient les protéger contre les agressions.

Muhammad est né dans ce monde, peuplé aussi de chrétiens hérétiques, ne s'entendant pas ; de tribus juives, beaucoup plus cohérentes. Orphelin, caravanier très jeune parcourant l'Arabie, rencontrant des chrétiens, des juifs, il se marie avec sa patronne, une très riche veuve, plus âgée que lui. Très apprécié dans sa tribu, homme sage, il se recueille fréquemment dans une grotte, au nord de la Mecque, et là il réfléchit sur le sens à donner à sa vie. Il est manifeste qu'il est profondément rebuté par la grossièreté de son peuple, par le polythéisme qu'il réprouve certainement. Il a dû se poser des questions en fonction de nombreuses rencontres avec les Juifs et les chrétiens.

### **La Révélation**

Un jour, vers l'an 610, alors qu'il méditait dans la grotte, Muhammad eut une vision « comme le surgissement de l'aube » ; il entendit une voix ; il vit, selon la tradition, l'archange Gabriel (Djibril en arabe) qui lui transmettait des paroles de Dieu. Celles-ci furent toujours considérées par les musulmans comme les premiers versets révélés du Coran.

Muhammad, dit la tradition islamique, était illettré ; il ne savait ni lire ni écrire l'arabe ; il aurait donc enregistré ces paroles qu'il a comprises dans son cœur, ou entendues, et il les a transmises. Des secrétaires ont régulièrement écrit ce qu'il disait, ce qu'il transmettait de la part de Dieu. Mais, après cette première révélation qui intervient le 27<sup>e</sup> jour du mois de Ramadan - appelé encore dans l'Islam la nuit du destin - c'est le silence le plus total : pendant trois ans, Muhammad va se demander si il ne s'est pas illusionné, et si vraiment il a été interpellé par Dieu. Puis, les révélations recommencent, il transmet d'autres chapitres du Coran. Sauf cette interruption, longue de 3 ans, les révélations coraniques ne cesseront qu'à sa mort.

### **Le début de l'Islam : une véritable révolution**

Le début de l'Islam est lié à une révolution multiforme dans les idées, les conceptions sociales.

● **Premièrement**, c'est l'affirmation du Dieu unique et de l'unicité en Dieu. Il n'y a qu'un seul Dieu ; toutes les idoles ne sont qu'illusions d'homme, des associés que

les hommes donnent à Dieu par facilité, par intérêt. C'est un crime contre Dieu, une atteinte à la toute puissance, à la grandeur de Dieu. Lui donner des associés, c'est dénaturer le sens de Dieu et l'injurier. C'est donc un des plus grands péchés en Islam.

● **Deuxièmement**, c'est l'attention extraordinaire que l'on trouve, dans ces versets coraniques, par rapport aux petits et aux pauvres, et l'accusation faite aux riches de chercher sans cesse à s'enrichir, de ne penser qu'à l'argent, de mépriser les pauvres, de mépriser toute parole qui vient de Dieu parce que c'est l'argent qui les intéresse.

Ainsi, dans de nombreux passages du Coran, on remarque les attitudes suivantes :

- **Attaque** rigoureuse contre les fraudeurs, la Mecque étant un lieu de négoce, avec un certain nombre de fraudeurs,
- **Constatation** de l'injustice par rapport aux hommes, et en particulier aux plus petits, aux plus pauvres, que l'on méprise.
- **Annonce** que ceux qui s'attachent à l'argent seront condamnés irrémédiablement ; au jour du jugement, ils devront rendre compte de leurs agissements.
- **Jugement** sur les riches qui ne veulent pas accepter le message de Vérité, de partage que représente le Coran. Ils ne veulent pas croire parce qu'ils aiment trop leur argent, et refusent de nourrir les pauvres et d'encourager les hommes à nourrir les pauvres.

« La piété ne consiste pas à tourner votre face vers l'Orient. L'homme bon est celui qui croit en Dieu, au dernier jour, aux anges, aux livres et aux prophètes ; celui qui, pour l'amour de Dieu, donne de son bien, à ses proches, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs, aux mendiants, et pour le rachat des captifs ; celui qui s'acquitte de la prière, celui qui fait l'aumône ; ceux qui remplissent leurs engagements ; ceux qui sont patients dans l'adversité et le malheur, et au moment du danger. Voilà ceux qui sont justes. Voilà ceux qui craignent Dieu ». (2<sup>e</sup> Sourate, v. 177)

### **Muhammad, le dernier des prophètes**

Une première théologie musulmane commence à se faire jour.

Muhammad se situe par rapport aux révélations antérieures, par rapport au christianisme et au judaïsme. L'Islam reconnaît quelques personnages religieux de la Bible, surtout Abraham et Jésus, qui ont une place très particulière. Il se situe

par rapport au monothéisme des juifs et des chrétiens ; l'affirmation générale de l'Islam est : Muhammad est le dernier des prophètes, il complète les prophètes déjà accomplis : l'Islam est donc la religion proposée aux hommes après le Christianisme. Les musulmans distinguent 3 étapes : judaïsme, christianisme, et maintenant, l'Islam. Elle est la religion la meilleure (le Coran insiste là-dessus). Un certain nombre de reproches sont faits aux chrétiens parce qu'ils ne se convertissent pas à l'Islam : ils disent des chose inexactes car leurs écritures ont été déformées au cours des temps et sont donc incompatibles avec le Coran. Le Coran est par conséquent le critère absolu, rigoureux pour tout croyant.

Par rapport aux musulmans, nous chrétiens, sommes restés en cours de route : l'Islam est la dernière religion révélée. Chaque passage, chaque détail du Coran est important pour le salut de tous les hommes.

## **Le Coran**

Quelques brèves réflexions sur le Coran pour mieux comprendre la démarche musulmane :

● Notion de la parole de Dieu : pour nous, chrétiens, Dieu c'est une personne, c'est J.C. ; l'Écriture est destinée à nous amener vers J.C., à nous révéler quelque chose de J.C., mais la parole de Dieu pour nous est une Personne. Pour les musulmans, c'est un Livre.

C'est le Coran, avec tout ce qu'il comporte, y compris la langue. La langue arabe est la langue de la révélation, et elle doit être employée dans la prière parce que c'est la langue de Dieu. Quand nous arriverons au Ciel, Dieu nous apprendra l'arabe, pour communiquer avec lui. Ce sera la pleine lumière de Dieu qui nous montrera toute chose. Pour un musulman, celle-ci ne peut être perçue qu'avec la langue arabe.

● Le Coran n'est que la Révélation donnée et **Muhammad n'est qu'un transmetteur**. Les musulmans modernes insistent fortement pour dire que Muhammad n'est absolument pour rien dans la transmission du Coran. Son savoir, sa culture, son expérience, ses connaissances, n'ont eu, en quoi que ce soit, la moindre influence sur le contenu du Coran. Celui-ci vient de Dieu et uniquement de Dieu. Cette position est très forte dans tout l'Islam, y compris dans toutes les tendances modernistes. Les réinterprétations modernistes ne mettent absolument pas en cause le fait que Muhammad a été une sorte de transmetteur un peu inerte entre les mains de Dieu, en transmettant avec une bouche humaine la parole de Dieu.

D'après tous les historiens, on pense actuellement avec certitude que Muhammad a cru à son message : des signes semblent le montrer. Certains semblent plus réservés pour la deuxième période de son message qui est celle de Médine.

### **La vie à Médine**

Muhammad va être rejeté de la Mecque à cause de cette révolution sociale et religieuse qu'il voulait instaurer. Il est persécuté, mis au banc de son clan. Dans une civilisation arabe, être mis au banc de son clan est l'équivalent de la peine de mort, parce que le clan (et cela est très important pour comprendre toute la démarche arabe, à propos du mariage en Islam, et la condition de la femme) est la réalité sociale la plus fondamentale. Le Coran donne la sécurité économique, la sécurité par rapport aux autres tribus ; il permet d'avoir de la considération, des liens familiaux, un appui de solidarité dans tous les domaines.

Muhammad est donc rejeté d'abord par une partie de son clan ; il va devoir partir avec les premiers musulmans. Certains émigrèrent en Abyssinie ; mais le gros de la troupe alla dans la petite oasis de Yathrib, appelée aussi Médine = MEDINA, ville du prophète, en arabe.

Cette immigration, c'est l'HEGIRE (hidjru = « émigration » et non fuite) .

Une deuxième phase de la vie de Muhammad, très importante, commence : l'Islam va se constituer, non pas en tant que religion individuelle et démarche de l'homme vers son Dieu, mais en tant que société. En effet, sur un modèle de société arabe, celui de tribus existantes, Muhammad, appuyé et guidé par les révélations coraniques, va constituer une société religieuse.

Le modèle de base de cette société religieuse musulmane de Médine va être le modèle arabe, c'est-à-dire un certain type de relations. Cette révolution religieuse va se continuer en transformant la société de l'époque en une société égalitaire où la justice sociale, ainsi que la fraternité, doivent régner ; mais les institutions sociales établies ne disparaîtront pas pour autant même si elles sont profondément modifiées par l'Islam. Par exemple : l'esclavage sera humanisé, mais restera comme une nécessité économique. L'esclave est considéré dans la société musulmane comme une sorte de familier respecté, il devient une personne humaine. De même, la femme va acquérir un statut et l'Islam va se présenter comme une révolution féministe. Mais si l'homme et la femme ont les mêmes droits vis-à-vis de Dieu, les mêmes mérites. Par rapport aux rôles sociaux, la supériorité de l'homme sur la femme reste. Les rôles sociaux, très liés

à l'économie du pays, sont donc les mêmes que ceux des tribus arabes restées païennes : l'homme s'occupe, par son négoce, par son travail, par tout ce qu'il peut entreprendre, de ramener l'argent et la nourriture, et tous les biens de la consommation ; et la femme doit s'occuper de l'équilibre du foyer, de la maison. Le mari a un rôle primordial, strictement irremplaçable, sans quoi toute la famille va périr de famine, ce qui se voyait de temps en temps dans les pays d'Arabie.

On aménage la situation antérieure, la rendant plus humaine. Cette société de Médine va rester une société idéale pour les musulmans. On se réfère toujours à elle en disant : là était vécu le vrai Islam. Toute une organisation va se mettre en place : sociale, judiciaire, pénale, enfin tout ce qui est nécessaire pour la vie d'une société. Par exemple, dans les sourates de la période médinoise, un certain nombre de textes concernant les peines, les héritages, les relations hommes-femmes dans le ménage, le mariage, les orphelins, le traitement des prisonniers de guerre, pour créer une société en paix et harmonieuse.

### **Le Coran et la tradition islamique**

Le Coran a été la base de cette société islamique de Médine, mais s'y ajoutait une autre notion, celle de la tradition : la Sunna (d'où le mot de sunnite employé par les musulmans, essentiellement ceux d'Afrique).

La SUNNA rassemble les paroles et les gestes du prophète Muhammad. Il nous ont été transmis par les Hadith qui sont les paroles de prophète. Pour un musulman, le Coran est la base essentielle, mais l'exemple du prophète a aussi une valeur extrêmement importante. Par exemple : dans le Coran il n'a jamais été dit qu'il fallait prier 5 fois par jour, mais c'est la Sunna qui l'a précisé ensuite. On doit imiter le prophète comme messenger de Dieu, homme saint ; homme peut-être pécheur - parce que le Coran reconnaît que Muhammad peut être pécheur - mais homme qui a été choisi par Dieu, au-delà de toute autre créature, pour le rôle le plus important du monde, parce qu'il a vécu une véritable contemplation de Dieu : les musulmans, fidèlement, imitent Muhammad.

Il y a une autre source pour diriger l'esprit des musulmans, qui s'appelle le droit musulman - en arabe le FIQH.

Ce droit est intervenu parce que, après Muhammad et ses premiers compagnons, la vie a amené des problèmes qui n'étaient pas très bien prévus, ni dans le Coran, ni dans la Tradition du prophète. Alors il a fallu élaborer quelque chose pour guider la vie des Musulmans, pour savoir ce que Dieu voulait. Des gens se sont

mis au travail, ont réfléchi sur les textes coraniques, sur la sunna du prophète ; ils ont fait des raisonnements analogiques, ont tiré des conclusions et les ont appliquées à la vie, à partir des prémisses contenus dans la Sunna et dans le Coran ; d'où la naissance du droit musulman.

## **L'homme musulman**

Le Musulman est un homme soumis (le mot Islam a la même racine que soumission et paix). Il est très important de savoir que, fondamentalement, l'homme musulman est un homme soumis, un homme de paix.

### **Fidélité au Coran**

Le Coran, la tradition, le droit musulman, sont des guides donnés aux hommes par la volonté de Dieu. En se basant sur sa parole, l'homme et la société seront dans la paix.

Quand on pense à la notion de développement (ce n'est d'ailleurs pas une notion familière à l'Islam), il faut se souvenir de cette attitude de soumission à une loi ; elle suppose sa connaissance. Pour être un bon musulman, il est essentiel de bien connaître le Coran. La plus haute des sciences, même au moment de l'apogée de la civilisation islamique, c'est la connaissance de l'écriture et de la tradition islamique. Une des grandes misères de la communauté musulmane immigrée tient au manque de connaissance. Ces immigrés sont souvent des croyants, mais ne connaissant pas la loi de Dieu, et leur vie droite et généreuse ne peut prendre un sens, aux yeux des musulmans, que s'ils connaissent bien le Coran. Il faut donc les faire accéder à cette connaissance.

Dans l'Islam on trouve un respect très fort de la toute puissance de Dieu, du sacré de sa parole. C'est une autre démarche que la nôtre. Le fait qu'il n'y ait, ni Incarnation, ni Rédemption, renforce la nécessité d'une soumission à une loi. Mais cette loi n'est pas seulement une série de préceptes auxquels il faut obéir, mais elle est également riche d'un contenu spirituel. Le Coran est, pour un musulman, un livre inimitable et inépuisable. Il est, au sens fort, une « guidance » pour le cœur du croyant.

On trouve dans le Coran une sorte de « cotation » des actes humains : ce qui est

interdit, à l'extrême ; ce qui, sans être interdit, est blâmable ; ce qui est indifférent ; ce qui est licite ; ce qui est permis.

### **Sens de l'homme**

Le sens de l'homme est très élevé. L'homme est fait de rien, ou presque. La notion de création, à partir d'un peu de poussière, est identique à celle de la Bible. Pourtant l'homme a une situation extraordinaire dans le monde.

Dieu, en effet, a voulu confier à l'homme un dépôt irremplaçable. Avant même la création, quand les êtres existaient dans la pensée de Dieu, Dieu a voulu donner un dépôt (« AMANA ») : reconnaître qu'il est le seul Dieu, le Maître du monde, que rien n'est au-dessus de lui. L'homme seul a accepté ce dépôt, c'est-à-dire l'Islam comme religion. Dieu a fait confiance à l'homme en faisant un paste avec lui, au risque de voir sa confiance trompée. De ce fait, **tout homme est musulman dès sa naissance**. Sans aucun jeu de mots, nous, chrétiens, nous sommes des musulmans qui nous ignorons.

Dans l'Islam, il n'y a pas la notion d'un progrès continu de l'humanité. L'homme est parfait dès le point de départ. Il n'y a pas cette notion de conquête patiente que l'homme a du faire sur la nature. Si elle existe, elle n'a pas le même sens car, dès le début, les hommes ont été conscients du Dieu unique et de ce dépôt que Dieu leur a transmis, en leur soumettant tous les éléments de la nature. Au cours des temps, les hommes ont oublié ce dépôt de monothéisme et de leur responsabilité par rapport au monde. Le rôle des prophètes a été de rappeler la loi de Dieu, toujours la même. Les hommes n'ont pas écouté cette loi, l'ont déformée (les chrétiens et les juifs). Muhammad vient pour rappeler, d'une façon ferme et définitive, quelle est la loi de Dieu et en donner une expression pour toute l'humanité. Le prophète est critiqué, persécuté, mais il ne peut finalement que triompher parce qu'il se bat pour Dieu. Jésus n'est pas mort sur la croix, car c'est un des plus grands prophètes, et il est impensable qu'il soit vaincu.

Il y a donc, dans l'Islam, une conception très catégorique **d'une permanence de l'humanité** à travers l'histoire. D'où la nécessité de répéter sans cesse la loi de Dieu, parce que les hommes ont toujours tendance à l'oublier. Le rôle de l'Islam est de faire répéter cette loi. D'où l'importance de **la répétition**, mais aussi de la réinterprétation de la loi pour l'époque moderne.

Le musulman sait qu'il est **au-dessus de toutes les créatures**, il est « le KHALIFE », le lieutenant de Dieu, plus important même que les anges, qui doivent se prosterner

ner devant l'homme. L'homme a reçu de Dieu des secrets, en particulier le nom (donc la possession) sur tous les êtres.

L'homme est donc très grand, mais il vit cela dans un temps d'épreuves : il est versatile, faible, il a besoin de rappels de la loi de Dieu, il a besoin de la communauté qui lui rappelle sans cesse cette loi, et le met de ce fait sur le chemin de Dieu et de **la paix intérieure**. Le musulman est l'homme de la paix.

« Moi, je suis tranquille », dit souvent le maghrébin. La communauté doit donc faire respecter des règles (par ex. les règlements de certains pays islamiques, au moment du Ramadan).

Dans le désert, l'homme est soumis à la nature, il ne peut y échapper. Cela a-t-il eu un impact sur la démarche islamique ? C'est difficile de le dire ; mais il y a là un rapprochement qui peut être fait très facilement.

Un aspect moral intervient aussi : dans les tribus arabes, du temps de Muhammad la source du désordre c'était l'insoumission généralisée à toute loi extérieure et l'individualisme, sauf en ce qui concerne les relations avec le clan. L'introduction d'une notion de soumission, beaucoup plus large que celle qui est nécessaire à la vie très homogène du clan, est un progrès important pour ce peuple. C'est une des dimensions d'universalisme. De plus, le message de Muhammad se présentant comme une parole de Dieu, il est naturel que soit demandée la soumission à cette parole. C'est essentiel pour l'Islam car, s'il y a un attribut de Dieu qui est privilégié, c'est bien la toute-puissance. Rien ne peut échapper à sa toute-puissance ; chaque événement est produit directement par Dieu.

A la limite, Dieu pourrait être chez les hommes auteur du bien comme du mal. Mais, au cours de l'histoire, beaucoup de musulmans ont contesté cela, mettant en avant les passages du Coran qui parlent de la responsabilité de l'homme. Il y a eu une théologie très élaborée, dans l'Islam, par rapport aux actes humains.

Est-ce Dieu, ou est-ce l'homme qui agissent, ou les deux ensemble ?

A l'heure actuelle, on donne une très large part à l'homme. On retrouve là, cependant, un aspect que l'on peut appeler fatalisme chez certains musulmans (les Maghrébins, en particulier) qui disent : « Tout ce que tu fais dans ta vie, c'est inscrit depuis ta naissance », ou encore certains disent que, dans l'embryon, tous les événements de la vie sont marqués, sans que l'homme puisse y échapper. Ceci n'est pas typiquement musulman, c'est une notion qui s'est établie très vite dans l'Islam, mais pas à l'époque de Muhammad.

L'homme est le sommet de la création. Il est responsable de la terre ; il doit la maîtriser, l'organiser suivant la loi de Dieu. La terre lui appartient ; il a le droit de la soumettre pleinement. Il y a, dans le Coran, l'appel constant à la responsabilité de l'homme. Mais l'homme est faible et la communauté musulmane doit l'aider. C'est pourquoi, quand l'homme commet un péché « public », qui risque de détourner les autres du bien, c'est beaucoup plus grave aux yeux de Dieu que si le péché est caché. Si un Musulman mange en cachette pendant le Ramadan, c'est beaucoup moins grave que s'il le fait en public.

Il y a donc pour l'homme un combat intérieur à mener pour le bien. Cela introduit la notion de « jihad », que nous traduisons par guerre sainte. La première jihad a été celle de Muhammad contre ceux qui l'attaquaient pour que la communauté de Dieu triomphe. Cette notion de guerre sainte est née dans un combat armé mais, très vite, à cause du Coran, le jihad s'est divisé en deux : le grand jihad : combat de l'homme contre lui-même, combat intérieur, spirituel ; et le petit jihad, c'est-à-dire toutes les actions extérieures menées pour développer la connaissance de Dieu et faire valoir les droits de Dieu. A l'extrême rigueur, le petit jihad peut être la guerre par les armes.

### **La grâce - La prière**

La grâce pour un musulman ?

C'est un terme étranger à l'Islam.

Dans les attributs de Dieu on trouve la miséricorde « RAHMA ». Dieu est miséricordieux pour tous les hommes, mais il punit ceux qui agissent mal. Les bienfaits de Dieu sont ceux qu'il donne dans la nature, la « guidance » qu'il donne aux hommes, et ses actions en faveur des hommes.

L'homme peut-il alors prier pour demander ?

La prière rituelle, la SALAT, n'est jamais une prière de demande, elle est uniquement une prière d'adoration ou d'action de grâce, en arabe, avec des formules coraniques, et le rappel au début de l'intention intérieure. Le mot prière évoque la Salat avec les inclinaisons, les RAKA, la purification.

Le Musulman est invité à la méditation, à la réflexion ; par exemple, le droit musulman est une réflexion de l'homme sur la parole de Dieu pour pouvoir l'appli-

quer dans sa vie. Il y a des HADITH qui insistent sur l'importance de la science, de la connaissance. L'homme musulman est à la recherche du savoir. Ceci est très important, du point de vue du développement au sens de domination de l'homme sur le monde. La science est un instrument que l'homme se donne pour dominer la nature.

### **Au sujet de la prière avec les Musulmans**

On peut se recueillir ensemble.

On peut prier les uns devant les autres. Cela exclut une prière spontanée en commun. La seule vraie prière est la SALAT (adoration). Il y a cependant une autre forme de prière qui est une invocation personnelle, « DUCA », mais considérée comme une chose surajoutée à l'Islam, comme innovation : « BIDACA », cela veut dire que cela a été rajouté à l'Islam, parce que rien ne doit être ajouté à la parole de Dieu.

## **Les différents courants musulmans vis-à-vis du développement**

### **Pourquoi différents courants ?**

Parce qu'il n'y a pas de hiérarchie dans l'Islam. Il y a une communauté avec des dimensions religieuses fondamentales mais, dans l'application de l'Islam concrètement, il y a une certaine interprétation limitée dans le souci de l'orthodoxie l' « IJTIHAD » - la recherche du croyant en Islam. A partir du 10<sup>e</sup> siècle, les musulmans ont fermé la porte à l' « IJTIHAD », c'est-à-dire qu'ils ont limité l'interprétation possible, mais celle-ci reste toujours possible ; sinon les Musulmans ne pourraient pas vivre.

Il y a un sens explicite du Coran le « DJAIR » et un sens caché du Coran que les plus pieux peuvent plus facilement découvrir. Les chiites y insistent beaucoup.

Il est évident que l'Islam, au contact des réalités politiques, économiques, psychosociales des réalités individuelles, a été amené à privilégier tel ou tel aspect du Coran et à laisser d'autres aspects dans l'ombre.

Comme exemple typique, citons la réaction des soufis au 8<sup>e</sup> siècle, moins de 100 ans après la mort de Muhammad.

Les Musulmans sont puissants, sont installés dans la richesse, avec même une certaine débauche, une certaine facilité ; certains refusent cette situation et disent que l'Islam ce n'est pas cela. Ils mettent en valeur tous les aspects du Coran : des aspects très spiritualistes, aspects intérieurs, la fidélité, le partage avec les pauvres, etc ; ce qui était au point de départ de l'Islam. CALI, le 4<sup>e</sup> gendre et cousin de Muhammad, a voulu instaurer un système de répartition des richesses avec un plafond des revenus. Cela n'a jamais été fait. La réaction des Soufis a été la naissance de l'Islam mystique - l'Islam, en rencontrant un certain laxisme, a privilégié tout l'aspect exigeant, austère et mystique du Coran.

Il y eut de grands mystiques, par exemple HASSAN, grand mystique, quelques années après la mort du prophète ; l'homme d'intégrité, qui a risqué sa vie en luttant contre un certain nombre de dissolution de la communauté musulmane.

Une autre façon de privilégier tel ou tel aspect du Coran est le fait des « Frères Musulmans ».

Nés en Egypte, ils privilégient surtout le fait que chaque homme doit retrouver son identité islamique ; pour cela, il faut employer tous les moyens pour faire triompher les Droits de Dieu ; se défier des innovations dangereuses pour la communauté (un verset du Coran dit que la mort d'un homme est moins grave que la tentation pour les Musulmans de perdre leur foi). L'emploi des moyens violents est légitime ; il est moins grave que de perdre son identité islamique. Il faut donc établir les structures permettant aux musulmans de retrouver l'intégrité islamique.

### **Le développement et les droits de l'homme en Islam**

Là encore, nous rencontrons plusieurs conceptions, tributaires du courant ou de la tendance qui s'expérimente.

● Il y a un 1<sup>er</sup> courant, celui que nous sommes tentés d'appeler inégriste, **fondamentaliste**, pour qui le sens explicite, précis, la lettre du Coran, est le plus important : les Frères Musulmans, les fondamentalistes, les travailleurs maghrébins, les Waabites d'Arabie Saoudite, tous ceux pour qui le Coran est incréé dans les cieux, le Coran terrestre n'étant que le reflet parfait du Coran qui se trouve auprès de Dieu. C'est le sens littéral qu'il faut suivre.

Leur problème est de revenir à une obéissance effective à toutes les modalités concrètes énoncées sur la loi de Dieu. « DJAIR »

Les aumônes doivent aller aux pauvres, aux indigents, aux esclaves, à tous ceux qui sont sur le chemin de Dieu. Les aumônes doivent aller aux non musulmans, à ceux qui sont dans le besoin. C'est le retour au statut de protection des chrétiens et des juifs dans les pays musulmans qui ont une place relativement secondaire mais qui ont le droit d'exercer leur religion - et recours au combat « JIHAD » quand c'est nécessaire.

Les fondamentalistes disent : « Retournons à tout cela, nous allons développer une société harmonieuse, permettre aux hommes d'utiliser leur capacité, comme Dieu le veut, développer la justice, la paix ». C'est la conception islamique en Iran, avec tous les excès que nous lui connaissons et qui sont liés à la personnalité de Khomeiny, au déséquilibre du personnage.

#### ● Un 2<sup>e</sup> courant : les modernistes

Ils ont une autre façon de voir le Coran. L'effort d'interprétation personnelle leur fait dire que le Coran a été révélé par l'intermédiaire de Muhammad à une époque donnée. Celle-ci était prévue de toute éternité et il était prévu aussi que Dieu emploie ce langage-là.

Mais il faut chercher le sens caché du Coran, c'est-à-dire essentiellement découvrir les attitudes fondamentales que Dieu a voulu suggérer aux hommes à cette époque-là : partage, tolérance, respect, vérité, etc. Ce sont des valeurs essentielles qui ont transformé la société à l'époque de Muhammad ; ce sont elles qu'il faut mettre en œuvre.

#### ● Un 3<sup>e</sup> courant : les mystiques

C'est un courant qui réapparaît très fort à l'heure actuelle.

Il y en a en France qui prennent des contacts avec des moines chrétiens. Leur démarche est la suivante : Dieu a des beaux noms, 99 beaux noms (attributs de Dieu) ; ce sont des attributs que l'homme peut essayer d'imiter. L'homme, comme Dieu, doit être le juste, le bienfaiteur, le miséricordieux, etc.

**Michel Serain**

# *L'exil du Père Augros*

Le 25 mai 1978,  
vingt-six ans après son éviction  
du séminaire de Lisieux,  
le Père Augros écrivait :  
« Depuis la Passion 1952,  
il y a cette cicatrice quelque part en moi ».

Un témoin de ce long temps d'exil  
nous fait toucher du doigt  
cette blessure qui ne s'est jamais refermée,  
malgré l'acceptation dans la foi.

*Qu'il soit permis à quelqu'un qui a côtoyé de très près le Père Augros durant de longues années, au temps de son exil, d'ajouter quelques notes aux témoignages parus dans le n° 95 de la Lettre aux Communautés. Elles permettront peut-être de lever légèrement le voile qui recouvre la vie du Père Augros, après le Printemps 1952 et d'en tirer quelques conclusions importantes pour la Mission de France et pour l'Eglise.*

*Par de multiples allusions que le Père Augros a faites devant moi, je crois pouvoir affirmer qu'il n'a jamais « digéré » le coup de crosse de 52 : il l'a « accepté » avec le tempérament volontaire que nous lui connaissons ; il n'est jamais arrivé à « l'encaisser », à faire la paix en lui à ce sujet. Attelé à une charrue pour labourer un champ sans limites, on l'a subrepticement retiré de son sillon ; il n'a plus jamais su, alors, tirer librement, correctement sa charrue ; il a fait ce qu'il a pu ; mais, en le dépossédant de sa vocation, on l'a définitivement dépossédé du meilleur de lui-même.*

*Il a gardé de cette épreuve une conscience culpabilisée. Combien de fois, lui qui ne se livrait jamais, a-t-il fait allusion à son tourment : il se considérait comme responsable des « malformations » de la Collectivité M.D.F., du séminaire, et des prêtres qui « quit-*

*taient l'Eglise » pour se marier ou s'engager plus loin dans le monde ouvrier. N'en serait-il pas arrivé à se persuader qu'il payait justement ses erreurs ?*

*Cela l'amena à se tenir toujours à l'écart des débats de la M.D.F. ; à part quelques très rares lettres à des responsables, il s'est refusé d'intervenir. Certes, il avait le souci de ne pas interférer dans les décisions de ses successeurs ; mais il avait peut être encore plus peur de lui-même, peur de ne pas se contenir, de dire des choses qui iraient à l'encontre des intérêts profonds de la M.D.F. ; peur de remuer en lui-même le passé !*

*Parallèlement, il a gardé un très fort « complexe » envers la hiérarchie. Il n'a jamais pu être vraiment décontracté vis-à-vis d'un évêque. Très soucieux de maintenir un lien avec l'évêque dont il dépendait, sa relation avec lui n'arrivait guère à aller au-delà du strict minimum obligatoire quand on a charge de communauté chrétienne.*

*Lors de la messe qu'il a célébrée avec ses quelques amis pour ses 70 ans, il a voulu dans son homélie parler « pour une fois » de lui, comme il nous l'a précisé alors. Il a voulu leur faire part de ce qui avait été important, décisif dans sa vie. Or cela se résumait à trois « visions » pendant lesquelles il avait eu claire conscience que le Seigneur l'empoignait et lui demandait d'aller de l'avant, de lui faire confiance, etc. Or toutes ces « visions » ont eu lieu avant 1946. Pour ses 70 ans la Mission de France n'était, j'en suis sûr, pas absente ; elle était occultée, repoussée au-delà de l'exprimable.*

*Lui qui était capable de tant de lucidité, de justesse et de clarté pour exprimer le fond de sa pensée (les 2 lettres publiées en font foi, mais aussi ses « lectures spirituelles »), il n'est pas arrivé à rédiger son livre de façon à ce qu'il soit publiable, malgré le temps qu'il y a consacré. Radicalement écarté du « mouvement missionnaire » français qu'il avait largement contribué à susciter, il n'a plus été à même de faire le point de façon pertinente comme il le faisait autrefois.*

*Enfin faut-il souligner que progressivement, sur le terrain, il se coupait de ses vrais amis, de ses « disciples », dont les options concrètes l'irritaient, alors qu'il appuyait de son dynamisme et de sa réflexion les éléments les plus « orthodoxes » de la communauté diocésaine, pour lesquels il était loin d'avoir la même affection que pour ceux qu'il contre-carrait vertement.*

*On pourrait citer bien d'autres faits qui montrent combien le coup de crosse de 1952 n'a pas eu pour simple conséquence un drame d'acceptation et de fidélité à l'église hiérarchique, limité à cette année là — comme on le laisse entendre dans les témoignages cités — mais surtout un drame qui a duré plus de 20 ans, peut être 30 ans.*

*La M.D.F. et l'épiscopat français peuvent-ils passer sous silence les dégats irréparables qu'une telle décision, une telle « croix » a opéré dans la vie de cet homme qui avait rendu tant de services. On a exilé le Père Augros, on l'a poussé à s'emprisonner, à s'enclôre ; lui qui avait fait sauter tant de verrous dans l'Eglise de France, aujourd'hui définitivement supprimés. Malgré tous ses efforts, il n'a plus jamais trouvé la paix. Seules, l'ont aidé à ne pas se dégrader complètement, les lettres ou visites de ses anciennes connaissances, et une certaine spiritualité qu'il s'attachait à faire partager à quelques personnes.*

*Ne sommes-nous pas irrémédiablement entraînés à ressentir l'étrange impression d'une autocratie en usage dans certains états ? Pouvons-nous accepter les panégyriques qui ne font que mettre en valeur ses qualités et ce qu'il nous a donné, à nous et à l'Eglise, ...avant 1952 ? Tous ceux qui s'intéressent au Père Augros peuvent-ils en conscience supporter l'impasse quasi absolue faite sur... 30 ans de sa vie (on a la gentillesse de parler de son expulsion de Souk-Ahras !). Peuvent-ils ne pas exiger que l'on dise, pour que ça ne se passe plus jamais, ni dans la M.D.F., ni dans l'Eglise de France, qu'un homme qui a donné toute sa vie à l'Eglise et y a rempli un rôle irremplaçable, a été abattu, diminué, poussé inexorablement à être l'ombre de lui-même, et cela au nom d'une quelconque « raison d'Eglise », par l'incompétence, voire la méchanceté de quelques-uns de ses supérieurs. Peuvent-ils accepter que, sans autre forme de procès, on lui décerne la « Croix » d'honneur à titre posthume ?*

*Pierre n'aurait pas été crédible jusqu'à aujourd'hui s'il n'avait laissé, à l'ensemble des générations à venir, la confession de sa présomption, mais aussi de sa lâcheté, un certain soir, autour du feu. De même, les premiers chrétiens ont jugé nécessaire de nous laisser en dépôt les noms et les actions précises des responsables d'un certain crime ; non pour que nous les condamnions personnellement, mais pour que nous sachions comment on en arrive, en toute bonne conscience, à tuer un certain innocent.*

*Notre amour de l'Eglise est-il capable de dire, à haute voix, ce qui serait beaucoup plus ecclésiastique de laisser sous le boisseau ?*

# Lire la Bible

---

## *Croyants en terres païennes*

*Première épître aux Corinthiens,*

**Francis Dumortier** Editions Ouvrières 1982, 202 p ; 46 frs.

Francis DUMORTIER s'efforce depuis des années, avec une ténacité et une rigueur dont j'ai souvent été le témoin, de proposer aux militants des mouvements d'Action Catholique en classe ouvrière une lecture de l'Écriture qui rejoigne en plein cœur leur manière d'appréhender la vie. Après un petit livre très suggestif sur l'Ancien Testament (*la fin d'une foi tranquille*, 1975) et des pages sur Jésus et sur Paul dans l'ouvrage collectif *A la découverte de la Bible* (1980), il reprend et développe ici les articles publiés dans *Témoignage* (mensuel de l'A. C. O.) de 1978 à 1980. C'est d'ailleurs l'A.C.O. qui préface le livre.

Il étudie donc les principaux passages de l'épître dans une perspective précise, inspirée à la fois par les travaux récents des historiens marxistes de l'antiquité et par les techniques d'« analyse du discours ». Derrière le texte, il y a un

« sous-texte », constitué par « le réseau de représentations, de croyances, d'évidences » à travers lesquels pensent les hommes dans le contexte social qui est le leur. C'est par rapport à ce contexte que le christianisme naissant introduit une subversion, des manières autres de se situer inspirées par le message de Jésus. Pour le chrétien d'aujourd'hui, qui vit dans un tout autre contexte social, où règnent de tout autres valeurs, il ne s'agit pas de répéter les mots ou de copier les comportements de la première génération, mais « de dégager les rapports entre foi et vie en société qui fonctionnent dans les textes du Nouveau Testament et de repérer si des rapports de même nature jouent dans les textes que nous produisons ». C'est dire qu'il n'y a pas de ces textes une lecture vraie et définitive, mais des lectures diverses en fonction des époques et des contextes sociaux où elles sont produites. Tout cela

est développé avec clarté et précision dans l'introduction et la conclusion, et mis en œuvre dans le corps de l'ouvrage. Les analyses sont précises et rigoureuses, il ne serait pas honnête de les résumer.

Un livre « engagé » qui ne plaira pas

à tout le monde, mais qui pose de manière exigeante et féconde le problème de la signification actuelle d'une Ecriture née dans un monde tout différent du nôtre.

**Claude Wiener.**

« Notre lecture de la Bible fonctionne souvent ainsi : nous extrayons les mots, les expressions, les phrases qui nous plaisent et nous les traitons comme s'ils reflétaient nos conceptions, nos pratiques. Tant que nous sommes entre nous, nous pouvons procéder de cette manière. Mais lorsque nous voulons partager notre foi, nous sommes gênés » (p. 71).

Un des fils conducteurs de la recherche de F. Dumortier est bien celui-ci : comment comprendre l'Ecriture de telle façon que cette lecture nous permette d'exprimer la foi, d'en rendre compte à nos camarades de travail, en étant des croyants de notre temps, des « croyants en terres païennes » ?

Ceux qui ont travaillé avec lui à l'année d'approfondissement P.O. ou qui lisent « Témoignage ACO » retrouveront son style simple et pédagogique, son souci d'ouvrir le travail de lecture à une expression de foi pour aujourd'hui.

Ce livre est donc une invitation à articuler notre propre parole de foi sans cal-

quer Paul, mais en faisant la même démarche que lui a faite dans l'horizon idéologique de son temps. Cette perspective induit une certaine méthode qui, à mon sens, fait l'intérêt essentiel de cet ouvrage. C'est pourquoi je n'insisterai pas sur les résultats obtenus dans la lecture de 1 Co, laissant aux lecteurs la joie des découvertes...

L'auteur se situe dans le champ du matérialisme historique et des recherches encore balbutiantes qui tentent de produire une théorie marxiste du phénomène littéraire. Les textes produits par les hommes sont le fruit d'une histoire, ils sont enracinés dans le type de société où ont vécu ces hommes. Pour nous, ces textes sont premiers, car c'est le réel qui nous reste d'une activité humaine à jamais disparue, liée à une histoire qui ne peut se reproduire, puisqu'elle est issue d'un type de société disparue. Etudier un texte biblique, ce sera donc d'abord mettre en valeur les articulations entre le texte et la société dans

laquelle il a été produit ; articulations qui peuvent être des accords, mais aussi des ruptures — un auteur n'est pas entièrement immergé dans la société —. Schématiquement on peut dégager trois temps pour l'étude d'un texte :

1) La mise à distance : il y a des choses qui nous choquent dans le texte, des passages qu'on saute plus ou moins spontanément. Ils fourmillent dans 1 Co. : la communion aux démons en mangeant les viandes sacrifiées, le charisme du « parler en langues », la théorie du salut comme rachat, etc...

Souvent nous censurons ce qui nous déplaît et nous organisons notre lecture autour des éléments que nous pouvons récupérer — et que nous pensons pouvoir lire de façon immédiate : la folie de la Croix, le ch. 11 sur l'eucharistie, l' « hymne à l'amour », etc... En nous obligeant à prendre en compte tout le texte, nous brisons le réflexe qui nous fait lire dans un texte ce que nous pensons et vivons. Une distance réelle s'établit. Nous pouvons alors nous poser les questions suivantes :

- pourquoi ce qui nous choque ne choque pas Paul ?
- pourquoi ne s'intéresse-t-il pas à ce qui nous semble vital, mais s'arrête-t-il à des choses qui n'ont aucune importance pour nous ?
- comment percevons-nous déjà la structuration idéologique dans laquelle il baigne l'épître aux Corinthiens ?

2) L'analyse systématique du texte — où peuvent être utilisés les différents outils d'analyse dont disposent les lecteurs (notes de la Bible, concordance, informations historiques, méthodes structurales, etc...) a pour objectif de faire émerger le « sous-texte » qui affleure par bribes dans le texte, c'est-à-dire le contexte mental dans lequel baignent Paul et les Corinthiens : les catégories de pensée, le système de représentations et de valeurs, bref l'horizon idéologique de la formation sociale dans laquelle ils sont et dont ils ne peuvent sortir. Ce deuxième temps permet de « dépoussiérer » les textes, de faire dire aux lettres de Paul ce qu'elles peuvent dire.

3) Notre lecture / ré-écriture. Rendus sensibles à l'environnement idéologique de Paul, nous devenons plus sensibles à notre propre environnement idéologique. Nous ne pouvons plus épinglez des citations pour justifier nos idées et nos pratiques. Mais nous avons perçu comment les pratiques chrétiennes de Paul produisent du neuf à l'intérieur de l'horizon idéologique dans lequel il baigne. Ainsi s'établissent des rapports entre la façon de vivre, de réagir, de se représenter les choses à cette époque et le souffle de la foi en Jésus Christ. Lire ainsi l'Écriture nous invite à chercher comment les paroles que nous prononçons et les actes que nous posons révèlent la nouveauté de la vie évangélique au cœur de la réalité sociale, historique et idéologique d'aujourd'hui.

Une telle méthode n'en est qu'aux balbu-

tiements, elle reste encore au stade du bricolage, comme le reconnaît l'auteur. Mais, 100 fois répétée au fur et à mesure de la lecture de l'épître, elle permet de dessiner peu à peu les contours de cet horizon idéologique différent du nôtre : elle nous fait acquérir un réflexe de lecture, qui empêche les lectures immédiates et récupératrices de bien des révisions de vies — à l'ACO comme dans les équipes de la Mission ! Oui, il s'agit bien d'un *travail* d'intelligence de la foi, mais pas forcément un travail compliqué ou réservé à des « intellectuels » ; c'est un travail humble, qui utilise les multiples travaux historiques — disponibles aujourd'hui en langage simple dans les Cahiers Evangile, les N°s spéciaux de Fêtes et Saisons, les introductions à la Bible, etc...

Avouerais-je que cette méthode me plaît beaucoup plus que les méthodes uniquement structurales — qui gomment la situation historique de production du texte — ainsi que les « lectures matérialistes » qui ont tendance à plaquer des grilles d'analyse forgées dans le monde capitaliste sur les sociétés antiques et donc de faire disparaître la *distanciation historique* dont nous avons souligné le caractère essentiel ? Il s'agit là d'un avis qui m'est personnel.

Ayant marqué mon intérêt, j'aurais cependant deux critiques :

1. F. Dumortier n'étudie pas l'ensemble de la première épître aux Corinthiens, il y a des chapitres entiers (5, 6, 11, 16) et

des passages importants qui restent dans l'ombre : les divisions et procès dans la communauté, l'eucharistie, la collecte pour l'Eglise de Jérusalem... Cela nuit à l'unité du livre et à la compréhension de l'épître. Ceci dit, l'auteur a le mérite de s'attaquer de front aux « passages indigestes » sur lesquels on passe très vite d'habitude. Et, en fait, on s'aperçoit que ce sont ces passages qui sont les plus « productifs » pour une lecture renouvelée et exigeante de la Bible.

2. Cette lecture nous provoque à produire notre propre parole de foi dans l'horizon idéologique qui est le nôtre. F. Dumortier lance des pistes à propos de chaque passage étudié, mais bien souvent je reste sur ma faim, ou j'ai parfois l'impression de retomber par un biais détourné sur une certaine « célébration » non critique du vécu militant « en classe ouvrière », malgré de nombreuses interrogations pertinentes. En ce sens l'ouvrage de F. Dumortier est le reflet de la façon que nous avons de ressentir nos pratiques chrétiennes et de la difficulté de rendre compte de la foi. Il nous indique par là combien est important et onéreux le 3<sup>e</sup> temps de la méthode, ce temps d'intelligence de la foi pour aujourd'hui. Il s'agit bien là aussi d'un *travail*, pour être, comme Paul et en fidélité avec lui, des croyants de notre temps. Le livre de F. Dumortier nous ouvre un des aiguillages pour continuer sur cette piste encore peu balisée.

**Dominique Fontaine.**

## " L'affaire Jésus "

Henri Guillemin : Ed. du Seuil.

H. Guillemin, historien de la littérature et historien tout court, écrit « en fin de parcours » un livre à propos de Jésus ; connaisseur de Lamartine, Hugo, Péguy et beaucoup d'autres, homme d'une foi alerte, il ne livre pas un traité, mais apporte sa « déposition » selon ses propres mots. Une déposition à un procès n'est jamais tempérée, nuancée, impartiale et on ne peut pas davantage en rendre compte de façon distante. Je dirai donc comment j'ai reçu ces pages d'un témoin ardent, passionné et tranchant qui m'a rappelé ceux que j'ai entendus à vingt ans : André Maudouze dans un pèlerinage à Chartres, Jean Cardonnel à la Mutualité au Carême de 1968. Comme chez ceux-là, la parole est ici lucide, sans compromission, et elle pousse en avant.

Le livre couvre trois étapes. La première parle du Nazaréen, de ce que nous pouvons dire et comprendre de lui à travers le Nouveau Testament. Le deuxième chapitre, intitulé « Les obstacles », traite des avaries de la tradition chrétienne, des déviations, des perversions qui expliquent en partie pourquoi aujourd'hui beaucoup de nos contemporains — hommes de droiture pourtant — ne peuvent pas accéder à l'Évangile. Pourquoi être chrétien est-il synonyme d'être sot ?

Pourquoi être chrétien ne peut être qu'en contradiction avec tout ce qui revendique liberté, justice, respect de la dignité des hommes ? Les questions de notre culture post-chrétienne sont bien posées. Enfin, dans le troisième et dernier chapitre, Henri Guillemin précise ce qu'il croit et comment il croit, exposant courageusement son adhésion au sarcasme ou à la sympathie.

Dans cette troisième partie se trouvent à mon avis le plus beau témoignage sur ce que c'est que prier, sur la vie éternelle comprise comme « intensité », sur l'attachement « malgré tout » à l'Église. Les amis sont convoqués, invoqués, comme Sullivan, Ellul, Péguy mais aussi J.-J. Rousseau ou Hugo. Le christianisme est révélation à l'homme de lui-même avant d'être culte plus ou moins idolâtre : « Infiniment plus solide et plus déterminante, l'idée force qui me paraît centrale dans l'enseignement du Nazaréen : la connaissance de ce qui nous anime et positivement nous constitue dans notre réalité d'homme » (p. 105). Aucune question n'est lâchement contournée : péché, résurrection, etc. Des vérités sont proclamées avec une force salubre. Par exemple : « Le Christ n'est pas venu pour mourir, mais pour dire et pour attester. Idée qui n'a pas encore fait — refait —

son chemin et que l'Institution semble peu prête à accueillir. Subsiste là, toujours, pour d'innombrables esprits légitimement rétifs, l'impossibilité de croire à une rédemption — rachat » (p. 82). L'information exégétique de l'auteur est sérieuse : il s'appuie sur la Revue biblique et sur le livre de Ch. Perrot. On s'étonnera parfois des désaccords marqués (dans des détails) avec l'exégèse comme, par exemple, lorsqu'il ne comprend pas pourquoi si nous avons un recueil de paroles de Jésus à la place des Evangiles, nous serions poussés vers une gnose. Manifestement, H. Guillemin ne voit pas la menace pour la foi que recouvre ce terme de « gnose ». Comme tout croyant sincère et mordu par l'Evan-

gile, il souffre de tous les atermoiements de l'Eglise avec la vérité, de toutes ces fadeurs de sacristie, ces chuchotements ecclésiastiques, qui rebutent les hommes de loyauté et font exéquer la foi. Le réquisitoire est violent aussi à l'encontre du goût des papes pour le spectacle, pour la façade : quand H. Guillemin demande à l'Eglise de Rome de battre sa coulpe, la plupart ricaneront ou se scandaliseront tant l'amour de l'Eglise se confond avec la complicité dans la tiédeur. Pourtant, il n'y a pas de trait injuste dans ce plaidoyer amoureux et viril qui confortera le courage de certains et fera grincer des dents indécis ou hypocrites.

**Eric Brauns.**

## ***Le partage du pain eucharistique selon le Nouveau Testament***

**Xavier Leon-Dufour**

Ed. du Seuil. 1982

Après ses deux ouvrages « Résurrection et message pascal » et « Face à la mort, Jésus et Paul », X. Léon-Dufour complète son approche du Christ de la passion et de la résurrection par une étude sur l'Eucharistie.

Quel sens faut-il donner aux récits de l'Institution, dans quel contexte ont-ils été écrits, que disent-ils de la vie chré-

tienne ? A ces questions, l'auteur donne des réponses claires, justifiées par des approches successives des textes qui en révèlent progressivement la portée.

Après une analyse des repas eucharistiques qu'évoquent Paul et les Actes et une étude des repas liturgiques juifs, X. Léon-Dufour, hors contexte, cherche à inventorier les éléments principaux de la

Cène pour en donner une première intelligence tandis que les chapitres suivants visent, par une comparaison rigoureuse des textes, à discerner les diverses traditions et les strates successives de la rédaction. L'auteur peut alors se livrer, dans un dernier chapitre, à la comparaison des théologies respectives des différents évangélistes et de Paul.

Comme dans les livres précédents, nous retrouvons une étude très fouillée mais toujours claire et accessible. Et, là encore, l'exégète ne s'en tient pas à une réflexion qui éclairerait le passé pour lui-même ou qui aurait pour seule visée de justifier le dogme. Nous sommes invités, dans ce parcours, à une réflexion théologique d'une véritable actualité sur le sens de l'eucharistie et qui peut mettre en question bien des représentations héritées du passé. Il me semble que c'est un des grands mérites de cet ouvrage. Ainsi l'auteur fait remarquer que nous avons probablement eu tendance, à la suite des premiers chrétiens, à survaloriser l'aspect culturel ou liturgique (insistance sur la transformation des espèces, pain et vin), de ce dernier repas. L'existence de deux traditions différentes, l'une culturelle, centrée sur le don du pain et du vin, mais surtout d'une autre tradition, testamentaire, que l'on trouve de

façon plus évidente chez Jean, et qui ne mentionne pas le pain et le vin mais relate un repas d'adieu avec testament, comme on en trouve plusieurs dans l'« Ancien Testament », tendrait à prouver que l'événement originel n'avait peut-être pas la coloration culturelle qu'on lui a donnée ensuite.

Du même coup, cela nous amène à être attentifs au contexte dans lequel pain et vin sont livrés. D'abord le fait que ce repas établit une relation entre Jésus et ses disciples assemblés qui aboutit à une véritable transformation chez ces derniers. Autrement dit, ce qui se joue dans la communauté est constitutif de l'eucharistie. Ensuite le lien manifesté par Jésus entre le don du pain et du vin et le service des autres qui permet de dire au théologien que le culte n'est pas le seul moyen par lequel le Christ manifeste sa présence, charité et service étant aussi des lieux privilégiés.

Réflexion très minutieuse mais aussi très actuelle, ce livre constitue un excellent instrument pour faire le point sur cette réalité centrale de la vie chrétienne. Et il me semble qu'il peut libérer de visions bien étriquées...

**Nicolas Renard.**